

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

---

## LETTRES A NATHALIE

---

### NEUVIÈME LETTRE

—

#### SUR LES RAPPORTS ENTRE MÈRE ET FILLE

—

Ma chère Nathalie,

Lorsque je vous ai entretenue des rapports d'une fille avec son père, je n'ai point prétendu comprendre, sans plus ample explication, ses devoirs envers sa mère.

Si je conseille à une jeune fille le plus entier abandon avec son père pendant les instants trop courts qu'il lui arrive de passer avec lui, cette ouverture de cœur ne doit-elle pas être plus absolue encore lorsqu'il s'agit d'une mère, alors que vous ne la quittez point du tout, pour ainsi dire, durant une notable partie de votre existence ?

Cette communauté de la vie, cette similitude des actions, cet échange perpétuel de paroles commande en quelque sorte une mutuelle pénétration de ces deux âmes. Elles devraient, dans la mesure de leur situation réciproque, n'avoir rien de caché l'une pour l'autre, dans tout ce que la

prudence ne défend pas de taire ou le respect de demander.

Je suis obligé de reconnaître, Nathalie, quoique le fait ait quelque chose de regrettable & d'affligeant, qu'il n'en va point ainsi dans un grand nombre de familles.

Il est malheureusement trop certain que, souvent, l'intimité de la fille avec sa mère est moins sincère & moins étroite qu'elle ne l'est avec son père.

Il ne faut pas ici se laisser prendre au dehors.

Ce n'est point parce que deux personnes vivent sous le même toit, s'assoient l'une près de l'autre pendant de longues matinées, ou prolongent côte à côte jusqu'aux dernières heures de l'après-midi leurs promenades quotidiennes ; ce n'est point parce que la même table de travail les réunit chaque soir au coin du feu, qu'il s'établit pour cela entre leurs âmes cette sympathie, cette communication, cet épanchement sans réserve dont je parle.

Les pauvres mères ne manquent guère d'apporter dans cette communauté toute leur âme & tout leur cœur. Ce sont presque toujours leurs enfants qui se tiennent sur la réserve & qui se dérobent. Elles gardent leur quant-à-soi. Sous leur franchise & leur expansion apparentes, on sent parfaitement



une arrière-pensée qui se ménage une retraite, & disparaît à tous les regards dans une obscurité & un silence calculés.

Les jeunes filles se croient assez habiles pour dissimuler aux regards cette petite manœuvre. La plupart d'entre elles posent résolument pour la naïveté, l'expansion, l'ouverture du cœur. Elles affichent au dehors beaucoup d'aisance & beaucoup de spontanéité; mais l'instinct d'une mère ne s'y trompe pas, non plus que la réflexion d'un observateur habitué à voir clair dans les actions humaines.

Je ne veux pas faire un crime aux jeunes filles de cette réserve, quoiqu'il y ait là quelque dureté pour cette mère qui les aime tant. Elles cèdent, suivant les circonstances ou suivant leur caractère, à des motifs divers, dont, la plupart du temps, elles ne prennent guère la peine de se rendre compte.

Presque toutes, sans se l'avouer, portent en elles un grand amour de l'indépendance & de l'émancipation. Une sorte d'instinct leur conseille de s'abriter contre toute observation par ce retrait & cette concentration en elles-mêmes.

Quand je parle d'émancipation, Nathalie, il est bien entendu que je donne à ce mot son sens délicat & pour ainsi dire intérieur, & non pas du tout sa portée grossière & brutale. Je veux dire qu'elles sentent grandir & se fortifier leur intelligence & leur raison. Elles se font leurs idées à elles, lesquelles ne sont pas toujours, tant s'en faut, les idées des personnes qui les entourent. Elles tiennent aux manières de voir, aux façons de penser qui leur sont propres, à ces jugements qui représentent vis-à-vis d'elles-mêmes leur propre originalité, la perspective qu'elles se sont ouverte sur le monde & l'appréciation qu'elles en ont faite. Il leur arrive alors, dans l'expérience de leur jeunesse, ce qui arrive tous les jours aux esprits étroits & impuissants. Comme ils se sentent désarmés & se reconnaissent incapables de défendre leurs vues s'ils les risquaient dans le péril de la discussion, ils se donnent garde de les émettre ou même de les laisser soupçonner. Tant que leur pensée ne sort point de la sphère invisible de leur conscience, ils en jouissent en toute sécurité & en tout orgueil, sans que personne puisse les empêcher de se donner raison.

Vous voyez, Nathalie, que l'amour-propre féminin ne ressemble pas du tout au nôtre; nous avons la vanité plus batailleuse & plus conquérante. Il ne nous suffit pas, à nous autres hommes, de nous dire tout bas que, nous seuls, nous sommes dans le vrai, nous voulons encore à toute force le persuader au genre humain. Nous ne saurions demeurer en repos tant que nous n'avons pas essayé sur les autres la portée de nos idées.

Il n'en est pas de même pour la jeune fille. Son orgueil est plus intime & de plus facile composition. Elle écoute ce qu'on peut avoir à lui dire; elle l'accueille avec une déférence apparente, laquelle

est assurément du meilleur goût. Elle se garde bien de provoquer l'insistance de son interlocuteur par une objection, fût cette objection à ses yeux cent fois fondée & cent fois légitime. Il lui suffit de se dire tout bas, dans son triomphe secret, qu'elle garde par devers elle des répliques toutes-puissantes & des démonstrations irréfutables.

La jeunesse a trop de confiance en elle-même pour apporter dans un entretien cet esprit de docilité & de bon vouloir qui permet d'utiliser à notre profit le savoir & l'expérience des autres. Cette indépendance de l'esprit se trouve provoquée en quelque sorte par le premier débordement de cette jeune volonté.

Il faut ici être fort indulgent & se rendre compte de ce qui se passe dans les jeunes filles. Elles ont si longtemps obéi sans mot dire, sans pouvoir faire une observation, ni différer d'une minute, qu'elles éprouvent une espèce de besoin de se déterminer par elles-mêmes & d'agir à leur guise. Quelles que soient la douceur & la tolérance qui les environnent, quelque léger que puisse être le joug du conseil & de la tendresse, il leur tarde de prendre possession d'elles-mêmes & de s'attester leur individualité & leur indépendance.

Cette liberté n'existe que dans des limites fort étroites. Tant que la jeune fille n'a point quitté le foyer domestique, aussi longtemps qu'elle demeure auprès de ses parents, elle se trouve, pour ainsi dire, comprise dans l'ordre général de la maison; elle en suit le mouvement comme malgré elle, à la façon des planètes secondaires qui se meuvent dans l'orbite d'un astre supérieur.

Trop bien élevées pour tenter aucune révolte, pour songer même à la résistance, les jeunes filles se contentent de se replier sur leur âme & d'y établir le règne de leur liberté par un certain esprit de critique & d'opposition dont elles ne laissent rien voir. Elles se gardent d'avouer que, de toutes les mesures qu'elles voient prendre ou des idées qu'elles entendent émettre, il en est bien peu qui obtiennent leur approbation ou seulement qui trouvent grâce devant leur sévérité. Elles finissent, sous prétexte de réserver leur jugement, par se faire des habitudes de critique, souvent de malveillance, qui troublent leur jugement, & au lieu de leur assurer l'indépendance, leur ravissent l'impartialité.

Les jeunes filles se trouvent donc souvent dans cette situation singulière, que leurs actes & leurs pensées se donnent un perpétuel démenti. Vues par le dehors, elles paraissent résignées à suivre le courant; elles cèdent à ce qu'on leur conseille, & rentrent dans cette sorte d'uniformité un peu mécanique, d'une conduite à la fois sans initiative & sans responsabilité extérieure. Elles ne font aucune objection à ce qui se présente, & cèdent sans paraître avoir besoin ni de délibérer ni de se soumettre.

La vérité est pourtant que cette docilité & cette



résignation sont purement factices. Il se fait le plus souvent dans ces âmes fermées un travail intérieur ; il s'y livre des combats secrets.

Les actions les plus simples & les résolutions les plus courantes, les paroles les plus naïves, sont presque toujours examinées par elles avec une impitoyable dureté & jugées avec la dernière rigueur. C'est au moment même où le corps accomplit machinalement l'action demandée, qu'il se déchaîne dans cette âme comme un soulèvement & comme une tempête contre la prescription qu'elle accomplit.

C'est par là que je m'explique, Nathalie, ce fond de mélancolie & d'amertume, si visible dans un grand nombre de jeunes filles. Je dis visible pour quiconque veut se donner la peine de le discerner, & ne point se laisser induire en erreur par les fausses apparences du calme & de la paix.

Comprenez-vous bien, ma cousine, tout ce qu'une enfant doit perdre, par suite d'une attitude aussi peu raisonnable ? Pendant qu'elle s'imagine réserver son indépendance & maintenir par ce silence sa propre dignité, il se trouve qu'elle en vient malgré elle, au bout de peu de temps, à un esprit d'aigreur & d'hostilité dont elle a toutes les peines du monde à dissimuler les mouvements & à contenir l'explosion.

Le lamentable effet d'un pareil état de choses est de faire naître entre la mère & la fille une opposition sourde, une contradiction flagrante. Bien qu'elles paraissent s'accorder toujours, qui sait si, au fond, elles ne s'avouent pas séparément, de part & d'autre, qu'à le bien prendre, elles ne s'accordent presque jamais ?

Ajoutez que, dans ce conflit invisible, la jeune fille a pour complices de cette lutte inavouée la tendresse & l'esprit de sacrifice qui, dès le plus jeune âge, font des parents les victimes complaisantes de leurs enfants. Ces derniers savent bien, guidés par la malice humaine, mettre en usage, dès leurs plus tendres années & même dès leur berceau, les moyens les plus efficaces & même les plus cruels pour vaincre leurs parents. Il faut avoir entendu des petites filles de quatre ou cinq ans répéter dix, vingt, quarante fois de suite la même demande, avec une ténacité invincible & une insistance progressive, pour comprendre la faiblesse de la mère qui finit par céder & par consentir.

Il reste encore, en pleine adolescence, & malgré toute la raison des jeunes filles, quelques souvenirs de ces rapports entre une mère & sa fille. Cette dernière ne se fait pas toujours scrupule, sans prendre la peine de revenir à la bonne grâce & à la naïveté du petit enfant, d'emprunter à cette époque l'autorité de l'entêtement & des caprices.

Elle a beau dissimuler avec toute l'habileté de son esprit, ses fantaisies & son obstination, elle n'en entreprend pas moins de les faire aboutir ; & comme la tendresse du cœur maternel a perpétuellement les mêmes complaisances & au besoin le même héroïsme, il ne manque pas de familles où les jeunes filles finissent par imposer à leurs parents une sorte de servitude.

Je suis sûr, Nathalie, que vous me trouvez tout à la fois bien désenchanté & bien rude. Il vous semble que de telles analyses ne s'accordent point avec cette fleur de poésie dont le monde se plaît à couronner le front des jeunes filles. Si elles sont telles en effet que je les vois, elles ne sont guère au niveau de leurs devoirs & s'acquittent bien mal de leurs obligations.

Je ne veux ici d'autres juges qu'elles-mêmes.

Un temps est proche, ma cousine, où elles porteront sur leur conduite un blâme bien autrement sévère. Il va venir un jour où cette mère si méconnue, si délaissée, les quittera pour un monde meilleur ; elles se trouveront délivrées de ses conseils en même temps que privées de sa tendresse.

Alors, devenues peut-être épouses & mères à leur tour, elles commenceront seulement à comprendre quels trésors renfermait ce cœur où elles ont trop dédaigné de puiser, & combien de tendresses sont demeurées sans emploi dans cette âme où elles n'ont pas voulu pénétrer assez.

Je me suis souvent dit, Nathalie, qu'il faut, dans le monde des âmes comme dans les sphères politiques, distinguer deux espèces d'ordre & de paix ; cette tranquillité apparente, cette subordination & cette hiérarchie, purement extérieure, qui maintient toutes choses à leur place & procure au regard le spectacle d'une ordonnance satisfaisante ; puis cette autre discipline & cette autre subordination qui s'accomplit dans le monde intérieur de la volonté, de la conscience, de l'idéal. C'est là seulement, dans cette région invisible & supérieure, que se réalise l'ordre véritable. Pour les gouvernements par exemple, l'ordre de la rue n'est rien au prix du désordre & de la corruption des âmes. Eh bien ! lorsque je rencontre partout tant de mères & tant de filles entre lesquelles aucun nuage ne paraît s'élever, qui gardent entre elles des rapports décents & tendres en apparence, il m'est bien permis de me demander si la fille ne dérobie pas, comme je l'ai vu souvent, la possession de son cœur à sa pauvre mère, si, le jour où l'enfant se verra orpheline, elle ne reconnaîtra pas trop tard, avec le bien qu'elle a perdu, l'injustice qu'elle a commise.

Votre affectionné cousin,

ANTONIN RONDELET.





# BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs

## LA MAISON

PAR LE DOCTEUR FONSSAGRIVES.

UNEMère de famille, ministre de l'intérieur dans son modeste royaume, doit posséder une certaine variété de connaissances qui ne s'enseignent pas au pensionnat. Elle est le premier médecin de ses enfants, elle ne peut ignorer les lois de l'hygiène, la cuisine ne saurait lui être étrangère; il faut qu'elle possède les finances; elle connaîtrait un peu les lois qui concernent les contrats, les ventes, les marchés, qu'elle n'en serait que plus digne d'éloges; l'architecture ne lui serait pas inutile, car la salubrité & la commodité dépendent beaucoup de l'agencement intérieur de la demeure qu'on s'est choisie, &, à défaut des connaissances acquises, il faut au moins consulter les bons livres écrits sur la matière que l'on veut approfondir. Il en est peu d'aussi complets & d'aussi agréables à la fois que l'ouvrage consacré par un médecin éclairé à la maison, notre maison à tous, la petite patrie dans la grande, le nid où s'élèvent les enfants, la ruche où le mari & les fils travaillent; l'asile où les vieillards se reposent, pensent & prient.

« Étudier la maison dans le temps & dans l'espace, c'est-à-dire au point de vue archéologique & géographique; montrer les relations pratiques qui lient le choix d'un climat, d'une ville, d'un quartier, d'une rue, à celui d'une maison ou d'un appartement; — faire la topographie hygiénique du logement, c'est-à-dire traiter de la distribution, de l'appropriation de ses diverses pièces, de leur communication entre elles; indiquer l'influence fâcheuse de l'humidité & du méphitisme intérieur des maisons; — énumérer les moyens pratiques de corriger ces causes de viciation aérienne; — étudier l'influence de l'éclairage naturel & de l'éclairage artificiel; passer en revue les principaux procédés de chauffage & de réfrigération de l'air; — enfin signaler à l'attention les causes d'importunité domestique & les moyens de les écarter; tel est le cadre dans lequel l'auteur a renfermé les sujets extrêmement variés qui se présentaient à son étude. »

Nous emprunterons à l'auteur ses réflexions sur la chambre à coucher; elles sont particulièrement utiles & pratiques. « Quatre conditions de santé doivent être recherchées ici : l'absence du bruit, le renouvellement facile de l'air & l'accès du soleil, un cubage suffisant & peu d'encombrement.

» J'insiste sur la nécessité, surtout dans les grandes villes, de garantir la chambre où l'on dort contre les bruits de la rue. Les initiés y laissent toujours une partie de leur sommeil, & les néophytes y dorment peu ou point. Quant au renouvellement de l'air, il est de nécessité absolue, & si les chambres à coucher n'étaient drainées en permanence par leur tuyau de cheminée, on verrait s'accroître sous une forme expressive tous les effets du méphitisme.

» Il semble que le soleil soit pour une chambre à coucher un hôte importun, & l'on s'occupe peu de lui chercher une exposition au moins convenable. Une chambre ne peut être salubre lorsqu'elle ne reçoit pas directement, & à certaines heures, l'influence vivifiante du soleil. Le proverbe italien : *Là où le soleil n'entre pas le médecin entre*, est surtout applicable aux chambres à coucher. D'ailleurs, elles ne servent pas seulement pour le repos nocturne : elles deviennent aussi des chambres où se font les maladies & se préparent les convalescences, & si elles sont froides & mal éclairées, on ne se tire bien ni de l'une ni de l'autre de ces épreuves.

» Il faut que la chambre à coucher soit spacieuse, afin que la température ne s'en élève pas trop la nuit, & que le méphitisme par encombrement ne puisse s'y produire. Les lampes & les bougies brûlent aussi l'air d'une chambre à coucher; par bonheur, l'air vicié est entraîné rapidement par le courant ascensionnel qui s'établit dans la cheminée, & un air frais & relativement pur afflue par les fissures des portes & des fenêtres. On peut affirmer que la cheminée rend plus de services à l'hygiène par son rôle de ventilation que par son office de moyen de chauffage, & l'on doit en conclure que les poêles & les calorifères, dont le tuyau de section étroite ne peut conduire au dehors qu'une colonne d'air d'un volume insuffisant, sont inhabiles à jouer le rôle purificateur d'une cheminée. Il faut conclure de ceci que le *devant de cheminée* est un engin anti-hygiénique qu'il faut consigner à la porte de la chambre à coucher... L'a.



côve, circonscrivant dans l'atmosphère commune un cube d'air confiné, doit être considérée comme malsaine. Cette épithète est trop douce pour ces alcôves fermées par des portes tapissées ou lambrissées, & à l'aide desquelles on dissimule un lit & l'on donne au besoin à une chambre à coucher les apparences d'une pièce de réception. L'humidité & les miasmes trouvent dans ce réduit un abri où ils se confinent.

» Le bien-être & l'hygiène sont d'accord pour réclamer des couvertures légères, sauf à en accroître le nombre. Elles interceptent entre elles une couche d'air qui est mauvaïse conductrice du calorique, & elles réchauffent sans accabler par leur poids. L'édredon est une superfluité dangereuse; les couvertures légères, interceptant entre deux doubles une couche mince de cette soie effilée que le luxe du costume cède à l'utilité domestique, remplit le même office de préservation contre le froid & avec plus de légèreté... Les rideaux de lit ne valent pas grand'chose & l'hygiène les voit de mauvais œil. Ils créent, en effet, dans l'atmosphère déjà trop confinée de la chambre une atmosphère circonscrite & stagnante, une sorte d'alcôve de perse, de mousseline ou de damas. La chambre à coucher a des annexes, ce sont les cabinets de toilette. L'hygiène doit surveiller, d'une façon particulièrement attentive, ces dépendances généralement étroites, peu éclairées & rendues humides par l'eau qui y est consommée. Ces cabinets ne doivent jamais avoir de porte, mais communiquer avec la chambre à coucher par des portières, de façon à ce que l'air n'y séjourne pas; les vêtements & le linge souillé qu'on y renferme rendent plus urgente la précaution de ne pas emprisonner leur atmosphère... »

Tout serait à citer dans ce livre utile: ce qui concerne la cuisine, les logements des domestiques, les chambres d'enfants, l'escalier, la ventilation par les fenêtres, le chauffage, l'éclairage; nous empruntons quelques lignes à ce dernier article :

« Je ne sais qui a dit qu'un enfant dont le visage est bien nettoyé est la gloire de sa mère. Une lampe qui fonctionne bien, & pour le temps qui lui est assigné, est aussi l'un des éléments de cette gloire domestique, si radieuse & si humble en même temps. Ici pas de délégation : la lampe est un instrument délicat, qui demande à être manié par des mains délicates. Si l'on veut que ce soleil de l'intimité domestique éclaire d'une lumière douce et uniforme le peuple enfantin qui gravite *in circuitu mensæ*, pendant les bonnes lectures des soirées d'hiver, il faut qu'on le prépare et qu'on l'allume soi-même. Les Martins qui mettent la main à cette besogne intime s'en tirent d'ordinaire assez mal. Lampe fumeuse, femme négligente.

» L'intensité de la lumière est affaire d'hygiène autant que d'économie domestique. S'il y a inconvénient à travailler dans un local insuffisamment éclairé, ce qui entraîne de la myopie & de

la fatigue oculaire, il n'y en a pas moins à recevoir une lumière trop vive.

» Il en est de la rétine comme des papilles nerveuses de la langue: que celles-ci soient habituellement excitées par des aliments de trop haut goût, elles trouveront fades les saveurs ordinaires; de même trop de lumière affadit la rétine et l'invite à chercher une clarté de plus en plus vive. Il y a là, comme dans le jeu de tous nos organes, une modération qui est l'indispensable condition de leur fonctionnement régulier... » L'auteur insiste, en parlant des veillées, sur les vieux proverbes de nos aïeux : — Une heure de sommeil avant minuit vaut deux heures après. — Le lever tôt conserve la santé & la sainteté. — Lever à cinq, coucher à neuf, font vivre d'ans nonante-neuf. Mais la sagesse des nations aura-t-elle raison de la folie du siècle?

Ajoutons encore un mot sur les lampes, il sera tout à fait pratique.

« La lampe remplit l'atmosphère de la pièce d'un charbon impalpable qui se retrouve dans le produit de la sécrétion des bronches, ce qui ne saurait être considéré comme inoffensif, même par les bien portants. A plus forte raison faut-il épargner cet inconvénient aux personnes dont les bronches sont irritables, qui sont en proie à des accès d'asthme, à celles qui ont les paupières enflammées, & surtout à celles qui ont une irritation chronique de la gorge, & qui vont tous les ans demander aux eaux de Cauterets une guérison toujours lente à venir. Ce n'est certainement pas l'unique cause de cette maussade infirmité, mais elle y trouve un motif incessant d'aggravation. Raison de plus pour veiller au choix et au bon état des appareils d'éclairage.

» Voici quelques règles pour empêcher les lampes de fumer. Une lampe fume dans les circonstances suivantes :

» 1<sup>o</sup> Lorsque l'huile qui l'alimente est de mauvaise qualité, & qu'elle encrasse et obstrue, par les matières qu'elle renferme, l'intervalle des deux cylindres métalliques dans lesquels est logée la mèche.

» 2<sup>o</sup> Lorsqu'un nettoyage incomplet a amené le même résultat par l'introduction des fragments de mèche carbonisée.

» 3<sup>o</sup> Lorsqu'on a négligé de remonter à temps le ressort, et que l'ascension de l'huile se fait d'une manière insuffisante.

» 4<sup>o</sup> Quand la cheminée en verre n'est pas assez élevée pour amener un tirage convenable.

» 5<sup>o</sup> Quand la mèche n'a pas été coupée d'une manière uniforme, l'huile, se répandant par capillarité dans la mèche, est interceptée avant son arrivée aux dentelures saillantes; celles-ci se consomment en répandant une odeur désagréable & en formant autant de points rouges, qui coupent l'uniformité de la flamme.

» 6<sup>o</sup> Lorsque la mèche est trop levée, l'air de la cheminée n'étant plus suffisant alors pour entrete-



nir la combustion d'une surface de mèche étendue & l'huile n'arrivant pas jusqu'au sommet de la partie carbonisée de la mèche. »

» 7° Lorsque la mèche est vieille, quand les tubes capillaires de son tissu sont obstrués en partie & ne donnent plus passage à l'huile. »

Pardon de ces humbles détails, mais ils importent à la santé & au bien-être, & on ne les trouvera pas inutiles.

Nous voudrions encore citer le chapitre des odeurs bonnes & mauvaises, souvent dangereuses toutes les deux, celui de l'assainissement, celui qui traite des parasites, depuis les mouches jusqu'aux scorpions, & tant d'autres, qui approfondissent des questions d'hygiène domestique. Ce livre tend à améliorer la maison, à faire aimer la maison, & sous des conseils matériels, il cache un sentiment moral, l'amour de la famille & le goût du foyer.

Recommandable à tous les titres, nous espérons qu'il fera son chemin dans le monde, & qu'il y propagera des connaissances précises, des notions salutaires & surtout cet excellent esprit dont il est animé (1). Le docteur Fonssagrives a publié un traité sur l'Hygiène des jeunes Filles, qu'on ne peut trop recommander aux mères de famille.

M. BOURDON.

## HENRI DE L'ESPEE

PAR LA COMTESSE DE MIRABEAU (2).

« Parmi les crimes de la Révolution de 1871, il en est un qui rappelle d'une manière particulière

(1) Un beau volume in-12, à Paris, chez Delagrave, 58, rue des Écoles. — Prix : 3 fr. 50.

NOTA. — Quand nous n'indiquerons pas le prix des livres que nous analysons, c'est que ce prix nous est inconnu; nos lectrices, au lieu de s'adresser à nous pour le connaître, doivent écrire à l'éditeur, dont nous donnons toujours l'adresse.

(2) A Nancy, imprimerie Gustave Crépin.

rement féroce les crimes de 1793, & à côté de l'héroïque figure de monsieur de l'Espée se dressent, en un lointain souvenir, les ombres sanglantes du comte de Belzunce, du vaillant Des Isles, de la princesse de Lamballe, & de tant d'autres victimes de la cruauté du peuple.

» Monsieur de l'Espée est mort comme la noblesse française savait mourir sur l'échafaud. Cerné de toutes parts par une populace en furie, son regard calme, miroir de son âme franche et forte, ne s'est pas baissé devant les menaces des assassins. Il a vu monter le flot hideux qui allait l'engloutir & il n'a pas reculé; d'un mot il pouvait sauver sa vie, mais ce mot était indigne de lui & il ne l'a pas prononcé. »

Nous empruntons ces lignes au début de l'éloquente brochure de madame de Mirabeau. Cette brochure est un *memento* énergique & touchant qui doit rappeler à la mémoire légère des Français les crimes de la Commune, & parmi ces forfaits, un des plus odieux, l'assassinat du courageux préfet de la Loire, du soldat intrépide qui se distingua durant le siège de Paris, & que ses exploits auraient dû rendre sacré, si les Peaux-Rouges qui ont gouverné Paris & dominé Lyon & Saint-Étienne, connaissaient la signification de ce mot & avaient l'habitude de reculer devant la vertu.

D'autres ont esquissé la vie militaire de monsieur de l'Espée. Madame de Mirabeau a dépeint ses qualités personnelles, son intelligence, son amour du travail, sa foi, son amour de la famille, & enfin, sa vaillance devant la mort.

Il a refusé de proclamer la Commune à Saint-Étienne, il est mort victime de sa fidélité aux lois.

Cette courte & tragique histoire est dite avec beaucoup d'âme; nous connaissons le charmant esprit de madame de Mirabeau, maintenant nous admirons son cœur.

M. B.

# MONSIEUR ET MADAME DE BAUDRICOURT

( FIN )

## IV

### LE SACRIFICE.

PENDANT ces quatre années, la faible santé de la baronne n'avait cessé de décliner encore; si lentement néanmoins que c'était à peine si elle-même s'en apercevait, lorsque tout à coup la maladie fit

de tels progrès, que madame de Bréval, prévenue par dépêche télégraphique, fut frappée d'épouvante à la vue du changement qui s'était opéré chez sa belle-sœur. Les meilleurs médecins du pays, appelés en consultation, n'osèrent donner que peu d'espoir.



Au milieu de l'affliction profonde de la famille, ce fut la malade qui conserva le mieux sa présence d'esprit ; elle consola les siens, se recueillit devant Dieu, & , pesant dans son cœur à la clarté nouvelle que les approches de la mort y avaient fait surgir toutes les circonstances de sa vie passée, elle les examina scrupuleusement, comme un juge intègre qui ne se laisse point séduire par l'éloquence des avocats ; puis elle demanda son confesseur & reçut les derniers sacrements avec le calme & la résignation d'une fervente chrétienne. Ce devoir accompli, elle appela sa fille auprès d'elle, & d'une voix très-faible, mais qui empruntait à la gravité des circonstances une solennité singulière :

« Mon enfant, lui dit-elle, je t'ai aimée plus que moi-même & de toutes les forces de mon âme ; mais je crains à cette heure d'avoir été égoïste dans mon amour, & , par excès de tendresse, de t'avoir engagée dans une fausse voie, car, si je meurs bientôt, comme c'est probable... »

Un sanglot mal contenu interrompit la malade.

« Il faut bien que tu te fasses à cette idée, ma pauvre enfant, reprit-elle avec une douce résignation. Madame de Bréval, ton unique parente, vivant chez son fils & sa belle-fille, ne saurait t'offrir qu'un asile momentané ; que deviendrais-tu seule au monde ? J'aurais dû prévoir ma fin & t'assurer une protection qui pût t'accompagner dans la vie, au lieu de te détourner du mariage dans la crainte d'être moins aimée ; c'est là mon grand remords ; aide-moi, ma chérie, à réparer cette faute : prends un mari digne de toi pour que je puisse mourir tranquille.

— Chère maman, dit Ermance toute en larmes, si l'une de nous était coupable, ce que je ne puis croire, ce serait moi assurément, car tous mes refus sont venus librement de ma part ; mais s'il faut que je me marie pour tranquilliser votre conscience & vous prouver ma tendresse, vous n'avez qu'à choisir vous-même celui que vous croirez me convenir, & je l'accepterai sur-le-champ, qu'il soit vieux, qu'il soit laid, peu importe, je ne mets à mon obéissance qu'une condition, c'est qu'il me laissera vivre auprès de vous tant que Dieu me fera la grâce de vous conserver ici-bas. »

La malade attira sa fille dans ses bras, & , faisant le signe de la croix sur son front :

« Que Dieu te bénisse ! » dit-elle.

Puis, laissant retomber sa tête sur son oreiller, elle dormit paisiblement quelques heures.

Lorsqu'elle se réveilla de ce sommeil réparateur, mademoiselle de Fontvilliers & madame de Bréval priaient à côté de son lit.

« Va te reposer quelques instants, dit-elle à Ermance, & laisse-nous seules. »

La baronne raconta alors à sa belle-sœur l'entretien qu'elle avait eu avec sa fille.

« C'est maintenant sur vous que je compte, dit-elle, pour trouver un mari aussi rapproché que possible de la perfection que je voudrais rencon-

trer ; vous connaissez beaucoup de monde, j'ai confiance entière dans votre bon jugement, dans votre affection pour ma fille ; dirigez-nous donc dans cette grande affaire que je demande à Dieu de voir conclure avant ma mort ; mais agissez sans retard, car le temps presse.

— J'espère que non, répondit madame de Bréval, puisque vous voilà toute reconfortée & beaucoup mieux que ces jours derniers ; mais pour vous satisfaire le plus tôt possible, je vous dirai, chère sœur, que parmi les jeunes gens de ma connaissance en position de songer au mariage, il y en a trois qui pourraient convenir à notre chère Ermance. Le premier est le baron d'Estar, le second un comte de l'empire, très-riches l'un & l'autre en qualités physiques & morales, & en belles terres aussi ; quant au troisième, le plus agréable, suivant moi, vous l'avez connu enfant ; c'est André de Baudricourt, notre neveu à la mode de Bretagne & dont je ne saurais dire trop de bien : un beau & joyeux garçon, capitaine de cavalerie & décoré pour action d'éclat, un peu moins bien partagé que les deux autres du côté de la fortune, mais possédant encore un joli patrimoine.

— André, dont la pauvre mère m'avait donné tant de preuves d'amitié, répondit la baronne ; comment n'avais-je point encore pensé à lui !

— C'est que jusqu'à présent vous ne pensiez à personne, répondit en souriant madame de Bréval.

— Ce n'est que trop vrai, reprit la malade, & je me le reproche sincèrement ; mais êtes-vous sûre qu'André songe au mariage ?

— Je dois le croire au moins, puisqu'il m'a prié plusieurs fois de lui chercher une femme ; je vous avouerai même, en toute humilité, qu'il m'avait jadis parlé d'Ermance, & que la presque certitude où j'étais alors de le voir refusé, comme tant d'autres, m'avait portée à le détourner de ce projet ; mais, si vous le permettez, ma sœur, je vais lui écrire aujourd'hui même, afin de sonder ses intentions.

— Non-seulement je le permets, mais je le désire vivement, agissez comme vous l'entendrez, je m'en rapporte entièrement à vous. »

Trois jours après, madame de Bréval entra triomphante dans la chambre de sa belle-sœur.

« Voici la réponse d'André, dit-elle : il est enchanté de ma lettre & ne demande pas mieux que d'essayer de plaire à sa cousine. »

Madame de Fontvilliers fit appeler sa fille.

« Nous espérons t'avoir trouvé un bon mari, lui dit-elle.

— Pourvu qu'il vous convienne, maman, je suis prête à l'épouser, répondit Ermance.

— Je vais d'abord te montrer sa photographie, mignonne, dit madame de Bréval.

— C'est inutile, ma tante, je ne veux pas la voir.

— S'il allait te déplaire, par hasard, reprit-elle en souriant, car elle se croyait sûre du contraire.



— Je l'épouserais tout de même.

— Ce n'est point ainsi que je l'entends, ma chérie, interrompit la mère, car c'est ton bonheur que nous cherchons, & celui qui nous paraît le plus propre à l'assurer est ton cousin de Baudricourt, un homme honorable sous tous les rapports.

— Cela me suffit, » répondit Ermance d'un ton ferme, mais sans pouvoir s'empêcher de pâlir.

Elle avait vaguement entendu parler dans son enfance d'un certain marquis de Baudricourt, homme d'esprit & de cœur, mais un original dont on citait les bons mots & les excentricités & aussi la laideur, la taille exiguë & la tournure disgracieuse ; elle ne se connaissait pas d'autre parent de ce nom.

« Quand viendra-t-il ? demanda-t-elle.

— Dans quelques jours sans doute.

— C'est bien, je vais m'occuper de ma toilette de nocce, » reprit la jeune fille avec un sourire forcé.

Puis elle alla s'enfermer dans sa chambre pour se recueillir devant Dieu, & se livrer sans témoins à l'émotion douloureuse qu'elle éprouvait.

« Ainsi donc le sort en est jeté, se disait-elle ; dans un mois, je serai mariée, je ne m'appartiendrai plus ! adieu ma liberté, mes doux rêves d'avenir, mes plaisirs de jeune fille ; je serai la chose d'un autre, d'un original que je n'aimerai jamais ! Eh bien ! tant mieux, après tout ! C'est pour maman que je l'épouse, & plus il sera laid, maussade & ennuyeux, plus le sacrifice sera grand. Puis-je trop faire pour cette mère chérie, qui a tant fait pour moi ! »

Les âmes généreuses s'exaltent aisément par la pensée du sacrifice. Ermance se livra donc toute entière à ce bonheur douloureux de se dévouer à un être aimé ; l'imagination lui venant en aide, elle se créa de son futur époux un portrait fantastique qui n'avait rien de séduisant ; il fut tour à tour à ses yeux un monstre, un barbe-bleu, un tyran jaloux & cruel, ainsi que l'époux de Geneviève de Brabant. Alors, comme la fille de Jephté, elle s'attendrit sur elle-même & pleura son destin ; mais, victime résignée, elle n'en persista pas moins dans son sacrifice volontaire, & pria madame de Bréal de s'occuper immédiatement du trousseau, du contrat & de toutes les affaires à régler, afin, disait-elle, de ne pas retarder, par ces vulgaires détails, une cérémonie qui devait apporter à sa chère maman la plus grande joie qu'elle pût lui procurer encore. En présence de madame de Fontvilliers, Ermance se montrait calme, souriante, enjouée même quelquefois, lorsque la santé de sa mère lui paraissait s'améliorer ; mais ses yeux battus, ses tressaillements nerveux, le nuage répandu sur son front accusaient bien souvent ses tristes pensées.

Huit jours s'écoulèrent, & M. de Baudricourt n'avait point encore paru ; la malade s'en inquiétait, et madame de Bréal en était surprise ; quant à Ermance, elle ne savait si elle devait s'en réjouir

ou s'en affliger ; d'un côté, c'était un répit qu'elle appréciait ; de l'autre, elle n'était pas fâchée de juger bientôt en connaissance de cause de l'étendue de son sacrifice.

Enfin, par une triste matinée d'automne, pendant que les nuages amoncelés dans le ciel jetaient sur la campagne une teinte grisâtre d'une ennuyeuse uniformité, & qu'une pluie continue, tombant en gouttelettes fines et serrées, détrempait les chemins, une voiture de louage, traînée par deux chevaux étiques, parut au bout de l'allée.

« Voici le docteur sans doute, dit miss Harlow, qui travaillait près de la fenêtre.

— Ce n'est point le cabriolet du docteur, » répondit Ermance en jetant un coup d'œil dans l'avenue.

Madame de Bréal s'approcha à son tour, examina la voiture qui avançait lentement, &, se penchant vers la jeune fille :

« C'est sans doute celui que nous attendons, dit-elle, je vais descendre pour le recevoir. »

Ermance et miss Harlow collèrent leur visage contre les vitres avec une curiosité bien naturelle.

Le véhicule s'arrêta bientôt, &, au lieu du vieillard disgracieux que mademoiselle de Fontvilliers s'attendait à voir paraître, un grand & beau garçon sauta lestement par la portière, courut à madame de Bréal qui l'attendait sur le perron, & l'embrassa sur les deux joues ; puis, lui ayant offert joyeusement le bras, tous deux entrèrent au château.

« Oh ! le bel homme ! dit miss Harlow en servant la main de mademoiselle de Fontvilliers, quelle bonne mine & quelle tournure distinguée ! Madame de Bréal avait raison d'en faire l'éloge, c'est bien le mari qu'il vous fallait, mon amour ! »

La jeune fille gardait le silence, immobile & comme éblouie par une vision imprévue. Certainement ce beau jeune homme ne pouvait être l'original marquis qu'elle supposait lui être destiné, mais qui était-ce donc alors ?

Bientôt madame de Bréal vint elle-même éclaircir tous ses doutes.

« Mon enfant, dit-elle, pensez-vous que notre chère malade puisse recevoir votre cousin, André de Baudricourt ? »

La jeune fille, ainsi interpellée, parut comme réveillée d'un songe.

« Je ne sais, balbutia-t-elle, maman reposait tout à l'heure ; miss Harlow aura la bonté d'aller la prévenir.

— Et vous, chère enfant, de jeter un petit coup d'œil sur votre miroir & de soigner votre toilette, comme l'a fait de temps immémorial toute jeune fille qui attend son prétendu, » dit la tante en souriant.

Demeurée seule dans sa chambre, & tout en mettant machinalement à profit le conseil un peu ironique qu'elle venait de recevoir, mademoiselle de Fontvilliers sentait tout son sang affluer à son cœur ; d'indéfinissables sentiments de joie & de



tristesse s'agiter tumultueusement dans son âme. Elle n'était donc point condamnée à devenir la femme du monstre de laideur que son imagination s'était forgé si gratuitement ; mais si son prétendu était jeune, beau, aimable même peut-être, où était le dévouement ? où était le sacrifice ? Et cependant, à moins qu'on ne trouvât en lui, joints à la beauté poétique qui seule pouvait la charmer, cet esprit chevaleresque, cette distinction exquise, ce rare mélange de force, de grâce & de majesté, qualités qu'elle rêvait depuis longtemps, son mariage ne serait plus qu'une de ces unions vulgaires qu'elle avait dédaignées jusqu'alors, & ne risquerait-elle pas de souiller ses ailes d'ange ?

Elle en était là de ses réflexions, lorsque miss Harlow vint l'appeler de la part de sa mère.

« Monsieur de Baudricourt est-il dans la chambre de maman ? demanda-t-elle d'une voix émue.

— Oui, mon amour, & vous allez voir comme il est charmant, ce jeune homme !

— O mon Dieu ! » dit Ermance en levant vers le ciel, comme une victime résignée, ses yeux chargés de larmes.

Et de cette démarche de sylphide, par laquelle ses pieds mignons semblaient à peine effleurer le parquet, elle se dirigea vers la chambre à coucher de madame de Fontvilliers.

Quinze jours après, André de Baudricourt, très-content de son sort, devenait l'époux d'une femme charmante qui lui apportait une fortune considérable ; madame de Bréval se réjouissait beaucoup d'avoir arrangé un mariage si bien assorti, devant assurer le bonheur d'un neveu & d'une nièce qu'elle aimait également ; & la baronne répétait du fond de son cœur le *nunc dimittis* du saint vieillard Siméon. Ermance seule, déguisant de son mieux le désenchantement de son âme, se repaissait en son for intérieur de sa douleur chimérique.

## V

### FAUTE DE S'ENTENDRE.

Un mois ne s'était point entièrement écoulé depuis le jour du mariage, lorsque madame de Fontvilliers rendit le dernier soupir. Elle s'éteignit doucement, sans agonie & presque sans souffrance, en bénissant les nouveaux époux, & bien tranquille à leur sujet ; son doux visage conserva même dans la rigidité cadavérique une expression consolante de calme & de bien-être, qui témoignait des sentiments de résignation & de confiance avec lesquels son âme purifiée s'était élevée vers le ciel.

Ermance pleura sa mère comme les mères pleurent leurs enfants, sans vouloir être consolée. En vain André essayait-il d'y parvenir, ses efforts maladroits manquaient le but & irritaient la blessure qu'il cherchait à cicatriser.

« C'est un grand malheur, répétait-il de temps à

autre avec quelques légères variantes, un grand malheur vraiment, car la baronne était une excellente femme, & je partage vos regrets ; mais il faut se faire une raison, ma chère amie, les enfants survivent généralement à leurs parents ici-bas, comme ceux-ci ont succédé à leurs père & mère, c'est la loi de la nature, rien n'est stable sur la terre, les hommes pas plus que les choses ; il ne faut donc pas vous désoler au point d'en perdre le sommeil & l'appétit, & de tomber malade à votre tour, ce qui ne serait bon ni pour vous ni pour moi. Cherchez à vous distraire, promenez-vous, achetez tout ce qui vous plaira & donnez-vous du bon temps. »

Dans le but d'être agréable à sa jeune femme, il rendit à la dépouille mortelle de sa belle-mère tous les honneurs que peut comporter la cérémonie de somptueuses funérailles ; il y fut très-digne & très-convenable, & il fit élever à madame de Fontvilliers un magnifique tombeau. Pensant ensuite avoir accompli tous ses devoirs de gendre, Baudricourt secoua la tristesse du grand deuil comme on rejette un vêtement gênant & reprit son humeur joyeuse, car il n'aurait pu vivre plusieurs mois de cette vie grave & mélancolique, à laquelle il avait cru convenable de s'astreindre dans les premiers jours. Sa nature légère & expansive avait besoin de mouvement & de plaisirs, & voyant que sa femme, enfermée dans son chagrin, n'en adoucissait en rien l'expression, il crut pouvoir chercher quelques distractions extérieures. Il fit deux ou trois visites dans le voisinage, accepta une partie de chasse, & passa trois jours loin d'Ermance, qui, se trouvant blessée de sa manière d'agir, se dit qu'André n'avait pas de cœur & n'était pas digne d'être aimé.

Trop fière ou trop timide peut-être pour adresser des reproches à son mari, madame de Baudricourt ne se vengea que par une froideur glaciale de ce qu'elle appelait ses mauvais procédés, évitant soigneusement l'explication qu'avec sa franchise naturelle il aurait voulu lui donner, & affectant à son égard une indifférence telle qu'André crut bientôt y apercevoir des symptômes d'antipathie. Ce fut une triste découverte, mais il n'était pas homme à s'appesantir longtemps sur une pensée pénible.

« Après tout, se dit-il, ce n'est point ma faute si ma femme ne ressemble à aucune autre, si elle veut vivre claquemurée dans sa maison, comme une religieuse dans son cloître, & si son esprit, toujours dans les nuages, ne peut comprendre les réalités de la vie. Que chacun de nous soit heureux à sa manière, nous ne serons pas le premier ménage ainsi séparé de cœur & d'inclinations, & nous ne serons pas le dernier, je pense ! »

Après cette réflexion philosophique, il monta à cheval, & alla faire visite à madame d'Aullon, une jeune élégante un peu folle, un peu légère, beaucoup moins belle qu'Ermance, mais plus gaie & plus amusante.



Quelque simple & naïve que fût miss Harlow, elle ne put s'empêcher de remarquer la froideur toujours croissante qui existait dans le jeune ménage, elle en fut à la fois surprise & affligée; ce n'est point ainsi que la bonne miss aurait voulu vivre avec William, s'il n'était pas mort avant d'avoir serré les nœuds de l'hyménée. Ne sachant comment s'y prendre pour établir la bonne intelligence entre le mari & la femme, elle n'imaginait rien de mieux que de vanter sans cesse à madame de Baudricourt la beauté & l'humeur joviale de son mari, ce qui produisait précisément un effet contraire à celui qu'elle cherchait à obtenir. Quant à André, il écoutait à peine la gouvernante lorsqu'elle élevait aux nues la grâce, la bonté, la sensibilité d'Ermanice; il était d'ailleurs si occupé de chasses, de visites, de promenades dans la forêt, de plaisirs de toutes sortes, qu'il passait bien peu de temps au château, & ne s'apercevait même point du changement qui s'opérait chez sa femme, dont les joues maigrissaient à vue d'œil.

C'est ainsi que s'écoulèrent les huit premiers mois de ce singulier mariage, dont la défunte baronne avait espéré tant de bonheur pour son enfant. Plongée dans un chagrin d'autant plus vif qu'elle faisait plus d'efforts pour en contenir l'expression, la pauvre Ermanice passait de longues heures de solitude à comparer la pure & ineffable tendresse de sa mère à l'amour égoïste d'André, & à regretter le temps où la baronne l'entourait de soins & d'affection, volait au devant de ses moindres désirs, approuvant toutes ses actions, l'admirant sans réserve, n'ayant pas au monde de plus grand souci que celui de deviner ce qui serait agréable à sa chère enfant.

Cette idolâtrie de madame de Fontvilliers pour sa charmante fille, quoique ayant pour objet une de ces natures d'élite, beaucoup moins sujette que les autres à abuser de la faiblesse maternelle, avait eu cependant le grave inconvénient de rendre très-difficile la tâche d'un mari: quel serait l'homme assez aimant, assez délicat dans son amour, assez oublieux même de sa responsabilité, de sa dignité de chef de famille, pour se dévouer complètement au bon plaisir de l'enfant gâtée, habituée dès le berceau à voir tout céder à ses caprices? Les parents idolâtres de ces aimables créatures — & le nombre en est grand de nos jours — ne songent point assez aux résultats de leur conduite, car ils préparent presque fatalement le malheur de leur fille ou de leur gendre, si ce n'est de tous deux à la fois.

L'hiver approchait à grands pas, les arbres perdaient leur parure, le ciel était gris, sans chaleur & sans transparence; c'était le moment où les riches élégants abandonnent la campagne pour aller chercher dans les grandes villes les fêtes & les plaisirs du monde; madame d'Aullon devait partir bientôt, & bon nombre de ses voisins faisaient aussi leurs préparatifs de départ.

« Allez-vous passer tout l'hiver à Pontvallour ?

demanda la jeune femme au bel André; venez comme nous à Paris, ce sera plus amusant.

— Madame de Baudricourt ne s'en souciera probablement point à cause de son grand deuil, dit-il.

» Le deuil d'une mère doit se porter strictement, j'en conviens, dit la tentatrice, mais un gendre n'y est pas tenu si rigoureusement.

— Le fait est que le pays sera bien triste quand vous n'y serez plus, madame; cependant je ne puis m'éloigner ainsi sans motif sérieux.

— Vous n'avez donc point quelque affaire dans la capitale?

— Mais si fait, à présent que j'y pense: mon notaire à consulter pour un placement d'argent d'une assez grande importance, & puis quelques emplettes indispensables, une calèche neuve pour ma femme, qui en a envie, je crois.

— J'en étais sûre, un homme comme il faut ne saurait passer une année tout entière hors de la grande ville, ne fût-ce que pour remonter sa garde-robe.

Le soir de ce même jour, André annonçait à Ermanice qu'il serait obligé d'aller à Paris pour affaire indispensable.

« Serez-vous longtemps absent? lui demanda-t-elle froidement.

— Une quinzaine de jours au moins, & si vous le permettez, ma chère, j'emmènerai Jeannille avec moi, c'est un garçon honnête & intelligent, dont je suis très-satisfait. »

Jeannille était un orphelin recueilli tout enfant par madame de Fontvilliers, ainsi que Marceline, sa sœur aînée; tous deux étaient restés au château où elle était devenue cuisinière et lui valet de chambre.

Ce ne fut pas sans verser des larmes que le frère & la sœur se séparèrent pour la première fois, quoique la perspective de ce voyage sourit beaucoup au jeune garçon.

« Je t'écirai souvent, dit-il à Marceline, & puis Monsieur a promis que nous reviendrions bientôt.

— J'espère que vous me donnerez de vos nouvelles & de celles de ma tante de Bréval, dit Ermanice à son mari au moment où il allait monter en voiture.

— Je n'aurais garde d'y manquer, » répondit-il en lui baisant la main.

Ce fut Jeannille qui tint le premier sa promesse.

« Comme c'est beau, Paris, écrivait-il à sa sœur! » Châtellerauld n'est qu'une bicoque en comparaison; imagine-toi de grandes rues, éclairées toute la nuit, de hautes maisons comme tu n'en as jamais vues, des boutiques en veux-tu en voilà, toutes plus jolies les unes que les autres, & du beau monde partout, que c'est à vous en faire tourner la tête. Nous sommes logés dans un grand hôtel tout doré, tout garni de meubles de prix; eh bien! tu me croiras si tu le veux, Marceline, rien de tout cela ne me plaît autant que



« le château et ma petite chambre près de ta cuisine. Monsieur doit avoir beaucoup à faire ici, car il ne rentre jamais qu'après minuit, & sou- vent à trois ou quatre heures du matin; & moi je me dis : Tant mieux, plus il travaille, plus tôt il aura fini ses affaires, & plus tôt je retournerai près de ma chère sœur, que j'embrasse tendre- ment.

» JEANNILLE. »

Marceline vint toute joyeuse porter cette lettre à sa maîtresse, qui ne put s'empêcher de soupirer en la parcourant.

Deux jours après, elle en recevait une de Baudricourt.

Il n'avait point trouvé madame de Bréval à Paris, elle avait conduit à Nice une de ses petites filles malade, mais elle devait revenir bientôt, & il attendrait probablement son retour, d'autant plus qu'il craignait que ses affaires d'argent ne le retinssent plus longtemps qu'il ne l'avait pensé d'abord. Il envoyait par la grande vitesse un ballot contenant plusieurs objets de prix, qu'il espérait devoir être utiles à Ermance, & la suppliait de lui mander tout ce qu'il pouvait acheter pour lui être agréable.

Elle répondit de suite pour le remercier de son attention, mais sans lui témoigner ni regret de son départ, ni désir de son retour.

« Madame de Baudricourt est admirable en vérité, se dit André avec un certain dépit, en recevant la lettre d'Ermance; jamais femme au monde ne fut moins exigeante envers son mari, & puisqu'elle s'accommode si aisément de mon absence, je serais bien bon de me priver des plaisirs de Paris pour retourner auprès d'elle. »

Les lilas étaient déjà en fleurs, & les petits oiseaux construisaient leurs nids dans les charmilles lorsqu'il revint à Pontvallour.

Ermance le reçut avec une politesse froide & digne, il n'y eut entre eux ni explication ni reproches.

« On ne saurait pousser plus loin l'indulgence, se dit Baudricourt, qui, se sentant coupable d'être resté si longtemps éloigné, avait eu quelque appréhension sur la réception qui l'attendait. Décidément elle ne m'aime point, mais là pas du tout, & c'est, ma foi, bien singulier, » ajouta-t-il avec fatuité.

Cette idée n'avait pour lui rien de flatteur; mais son naturel, pétri d'insouciance & de gaieté, reprit aussitôt le dessus; sa physionomie, devenue sérieuse un instant, se rasséréna, & il ne s'occupa plus que de continuer à mener joyeuse vie. Les parties de plaisir, les absences prolongées se renouvelèrent toujours avec moins de circonspection; tous les voisins de campagne de M. de Baudricourt vantaient son entrain, son humeur charmante, sa générosité princière. Chasseur infatigable, beau joueur, excellent danseur, il était

l'âme de la société dont madame d'Aullon tenait le sceptre.

« Est-il malheureux pour cet aimable garçon d'avoir une femme si originale! disait-on un jour.

— Il faut avouer qu'il ne s'en tourmente pas beaucoup, répondit quelqu'un.

— Il est certain qu'on ne les voit pas souvent ensemble, reprit un autre, & cependant elle est jeune & belle, plus qu'il ne faut pour captiver un mari.

Ermance ne s'occupait guère des propos que l'on tenait sur son compte; elle ne s'inquiétait pas trop non plus des révélations de miss Harlow, quoique celle-ci, toujours chargée, comme du vivant de la baronne, de l'administration de la fortune de sa maîtresse, l'eût avertie que monsieur de Baudricourt, non content de manger les revenus, commençait à entamer le capital. Mais, sans se rendre bien compte de la nature & de l'étendue des torts d'André, sa jeune femme le jugeait avec une sévérité excessive.

« Est-ce un homme digne de quelque estime, se disait-elle souvent, celui qui passe sa vie à ne rien faire que manger, dormir, fumer ou se promener dans un cercle d'oisifs & de gens inutiles comme lui? Je sais bien que ma pauvre mère a engagé elle-même monsieur de Baudricourt à donner sa démission, & qu'elle en a même fait une des conditions de notre mariage; mais ne reste-t-il pas, en dehors de l'état militaire, quelque occupation honorable? la politique, l'agriculture n'offrent-elles pas un vaste champ à l'intelligence? l'étude de l'histoire, des sciences naturelles ne pourrait-elle l'amener à quelques découvertes utiles? & le modeste membre d'une société charitable, qui travaille avec zèle à l'amélioration ou au soulagement de ses semblables, le cultivateur qui féconde le sein de la terre ne sont-ils pas plus dignes mille fois de considération & de respect que le plus brillant des désœuvrés? »

Elle en était arrivée à ce point de ne plus même estimer celui dont elle portait le nom, & l'exaltation de son esprit portant ses tristes fruits, elle se regarda dès lors comme la femme du monde la plus malheureuse, & elle était bien à plaindre, en effet, car les maux formés par l'imagination dépassent souvent en amertume les peines véritables. Par bonheur cependant, la piété dont sa mère avait nourri son enfance était toujours vivante dans son cœur & la mettait à l'abri des dangers de sa position. Au lieu de chercher dans les distractions mondaines & les frivolités du siècle un soulagement à ses maux, comme il arrive souvent aux épouses délaissées, ce fut à la religion & à ses saintes pratiques qu'Ermance demanda la consolation & le remède. Tout à fait libre de son temps, elle allait tous les jours à l'église & y passait de longues heures, agenouillée au pied de l'autel; elle priait aussi, fréquemment, au tombeau de sa mère, lui demandant d'obtenir de Dieu la force & le courage dont elle avait grand besoin. Elle re-



chercha soigneusement les pauvres du pays, sur tout ceux dont sa mère avait jadis secouru l'infortune & les combla de bienfaits, souvent avec plus de générosité que de prudence; il suffisait qu'ils eussent connu madame de Pontvilliers & qu'ils se répandissent en louanges sur son compte pour obtenir d'Ermance tout ce qu'ils demandaient; plusieurs d'entre eux abusèrent de cet entraînement du cœur & l'engagèrent dans des dépenses plus considérables que de raison.

« Chacun prend son plaisir où il le trouve, répondit-elle un jour aux sages observations de miss Harlow, & puisque vous me dites que mon mari se ruine au jeu ou en fêtes, n'ai-je pas le droit de ne point y regarder de si près pour rendre ces bonnes gens heureux? »

Ce droit, André était bien loin de le contester à sa femme, il la laissait parfaitement libre d'agir à sa guise, ne lui demandant aucun compte de l'emploi de son temps & de son argent, & se croyant même par là un mari modèle. Le plus souvent il passait des semaines, des mois entiers sans paraître au château; l'hiver, il allait à Paris; au printemps, il voyageait en Suisse ou ailleurs, suivant son caprice ou celui de ses compagnons de route, car il n'aimait point la solitude. De temps à autre, il écrivait quelques mots à sa femme, qui lui répondait fort brièvement aussi; mais elle avait des nouvelles détaillées de Jeannille à Marceline, & devinant à peu près ce que Jeannille ne disait point, elle se tenait par là au courant des faits & gestes de son mari, dont la conduite légère l'agissait de plus en plus.

C'est ainsi qu'un abîme s'était creusé entre les deux époux!

## VI

### LA GUERRE.

Deux ans se passèrent de la sorte; l'on était arrivé au mois de juillet, & quoique Jeannille eût annoncé à sa sœur leur prochain retour au château, ni le maître ni le valet n'avaient encore paru. Marceline pleurait, & Ermance elle-même commençait à éprouver une vague inquiétude, qui ajoutait encore à sa tristesse habituelle, lorsque enfin le facteur lui apporta une lettre dont elle reconnut l'écriture. Sans pouvoir se rendre compte du sentiment qui l'agitait, Ermance sentit sa main trembler en rompant l'enveloppe, & lut ce qui suit:

« Pardonnez-moi, chère Ermance, d'avoir manqué à la promesse que j'ai faite à votre excellente mère; mais quand je renonçai, pour vous épouser, à la carrière militaire, qui était celle de mes ancêtres & la seule qui me convint, je ne pouvais prévoir les malheurs de notre chère patrie.

» Grâce à mes liaisons avec plusieurs généraux,

» je viens d'être réintégré dans mon ancien grade de capitaine. Pouvais-je ne pas accepter cette faveur lorsque la patrie est en danger, lorsque l'heure du dévouement a sonné pour tous ses enfants! Ne me serais-je pas montré indigne de vous, Ermance, si j'avais hésité à exposer ma vie en ce moment suprême où chaque Français, ayant encore un reste de vigueur, se doit à la défense de son pays!

» Excusez-moi donc, chère Ermance, & priez Dieu pour moi, quand vous n'aurez rien de mieux à faire.

» Votre tout affectionné,

» ANDRÉ DE BAUDRICOURT. »

En achevant cette lecture, la jeune femme se laissa tomber dans un fauteuil & fondit en larmes. Pourquoi pleurait-elle ainsi? elle eût été en peine de le dire; mille sentiments divers s'agitaient dans son âme, c'était de l'enthousiasme, du chagrin, de la joie, du remords. Certainement la lettre d'André n'était pas celle d'un être amolli par les jouissances & incapable de sentiments généreux; elle avait mal jugé son mari; sa lettre était celle d'un brave soldat, insoucieux du danger, se dévouant pour sa patrie & lui sacrifiant avec joie son repos, ses plaisirs, son existence; c'était donc là le chevalier français tel qu'elle l'avait admiré souvent dans l'histoire.

Tout à coup, elle essuya ses larmes, arracha de son cou après un instant d'hésitation le petit médaillon qu'elle portait, saisit une plume & écrivit ces mots :

« Je ne serais point digne d'être la femme d'un militaire si je ne savais apprécier votre conduite chevaleresque; combattez donc, puisque votre bravoure & le patriotisme vous y engagent, c'est à cette heure le droit & le devoir de tout bon Français.

» Je vous suivrai d'esprit & de cœur dans cette arène sanglante où je voudrais pouvoir vous accompagner, & je prierai pour notre pays & pour vous, cher André, de toutes les forces de mon âme.

» Je vous envoie une médaille de la Sainte-Vierge que ma mère a gardée sur elle jusqu'à son dernier soupir & que j'avais toujours eue sur moi depuis; elle vous portera bonheur, j'en suis sûre. Donnez-moi souvent de vos nouvelles, votre lettre m'a vivement touchée. »

Miss Harlow entra dans le salon juste au moment où la jeune femme cachetait son billet; elle fut frappée de l'altération de son visage.

« Qu'avez-vous donc, mon amour? » lui demanda-t-elle avec sollicitude.

Ermance lui tendit la lettre d'André, que la gouvernante parcourut rapidement.

« Oh! que c'est bien de la part de monsieur de Baudricourt d'avoir repris son état! & qu'il est fâcheux qu'il ne l'ait pas fait plus tôt! » s'écria-t-elle;



il n'aurait probablement pas contracté les dettes qui vont vous obliger à vendre bientôt votre belle ferme de la Beauce. »

Ermance leva les épaules & se retira dans sa chambre pour essayer de dormir, mais le sommeil fuyait sa paupière & de sombres pensées traversaient son esprit.

« S'il allait être tué ? » se disait-elle.

Elle quitta son lit avant l'aurore, fit atteler sa voiture, entendit la messe au village, pria longtemps au tombeau de sa mère & se rendit ensuite à Châtellerault, où elle s'abonna au *Journal Officiel* & à deux ou trois autres pour se tenir au courant des événements. C'est par eux qu'elle apprit tous nos désastres.

Quelque peu versée que fût madame de Baudricourt dans les choses de la guerre, elle n'en partagea pas moins la douloureuse anxiété qui s'empara de la France. Heureusement une seconde lettre de son mari vint ranimer son courage.

« Notre armée se reforme rapidement, lui disait-il, l'élan de nos soldats est admirable, chacun d'eux brûle du désir de venger nos défaites ; grâce à ce sentiment patriotique, nous pouvons avoir confiance dans un meilleur avenir. »

Cette missive était datée du 12 août & de longs jours s'écoulèrent sans qu'elle fût suivie d'aucune autre ; l'inquiétude était revenue à Pontvallour, plus poignante que jamais.

« Reçoit-il mes lettres ? se demandait Ermance ; sait-il que je m'intéresse à son sort, que je prends une vive part aux maux qu'il endure ? que j'ai pour lui de l'estime & de l'amitié même, je crois ! »

Un jour que, triste & pensive, elle se promenait lentement dans le parc, elle entendit le bruit d'une voiture entrant par la grille, dans la grande allée.

Tout est événement à la campagne, surtout dans les temps de troubles & de guerre. Ermance sentit son cœur battre plus fort & courut au château.

La voiture était un omnibus chargé de malles, de colis de toutes sortes ; un seul individu en occupait l'intérieur, c'était Jeannille.

Marceline vint toute joyeuse embrasser son jeune frère, l'omnibus fut déchargé, & les objets qu'il contenait soigneusement arrangés dans l'appartement de M. de Baudricourt.

« Qui sait s'il en jouira encore ? se dit douloureusement sa femme ; plus un homme est intrépide, plus il y a à craindre pour lui. »

C'est ainsi que, chaque jour, à chaque instant peut-être, la pensée de la jeune femme se reportait avec un intérêt croissant sur ce mari par qui elle avait été délaissée & qu'elle méprisait naguère.

Une circonstance imprévue vint encore ajouter à cette nouvelle disposition d'esprit. Jeannille avait apporté une lettre à l'adresse de miss Harlow & que, d'après les instructions de monsieur de Baudricourt, il devait lui remettre secrètement ; mais la gouvernante aimait trop sa jeune mai-

tesse pour avoir des secrets pour elle. A peine eut-elle parcouru la lettre que, se rendant chez Ermance, elle la lui donna avec le testament qui y était joint, & qui, en cas de décès, constituait madame de Baudricourt unique héritière de son mari.

Malgré le peu d'importance qu'elle attachait à la fortune & le ton léger de la lettre, madame de Baudricourt ne put la lire sans un attendrissement extrême ; elle lui prouvait qu'André s'était occupé d'elle au moment de son départ de Paris, qu'elle avait eu sa dernière pensée, & quoique ce testament fût plutôt un acte de réparation qu'une œuvre de tendresse, elle appréciait la délicatesse du sentiment qui l'avait dicté.

« Monsieur de Baudricourt a bien agi, dit miss Harlow ; c'est un vrai gentleman & un bon & beau garçon, comme je l'ai dit dès les premiers jours. »

## VII

### LE VOYAGE

L'incertitude la plus pénible régnait dans les esprits, l'anxiété publique augmentait d'heure en heure. Celle d'Ermance était au comble ; pourquoi Baudricourt n'écrivait-il plus ? où était-il à cette heure ?

Une nuit pendant laquelle elle s'adressait pour la vingtième fois ces questions, l'idée lui vint qu'il dépendait d'elle d'être mieux renseignée.

« Pourquoi n'irais-je pas moi-même jusqu'à lui ? se dit-elle ; la bonne miss ne me refusera point de m'accompagner, & j'emmènerai Jeannille, qui, ayant l'habitude des voyages, nous en aplanira les difficultés. »

Elle se leva aussitôt, courut à la chambre de la gouvernante qui dormait de tout son cœur ; celle-ci, réveillée en sursaut, fit quelques objections qui ne manquaient pas de bon sens, mais auxquelles la jeune femme répondit par l'argument irrésistible de ses prières & de ses larmes.

On appela Marceline pour aider aux préparatifs ; on jeta dans une petite caisse un peu de linge, quelques hardes, & quand le soleil se leva au-dessus de l'horizon, la voiture roulait déjà sur la route de Châtellerault. Mais Ermance n'avait point seule devancé l'aurore ; à peine était-elle en chemin, que le son du cor retentit dans les bois en joyeuses fanfares, & une troupe de chasseurs, entre lesquels se faisait remarquer, par ses éclats de voix & son intrépide allure, une très-élégante amazone, déboucha de la forêt & traversa le chemin.

Les stores de la voiture étaient baissés, mais Jeannille était sur le siège.

« Tiens ! le domestique de monsieur de Baudricourt ! s'écria l'amazone en arrêtant son cheval ;



— hola! Jeannille, quelles nouvelles de votre maître?

— Aucunes, madame.

— On dit qu'il s'est fait franc-tireur ou quelque chose d'approchant.

— Il se bat contre les Prussiens.

— Il aurait mieux fait de venir se battre contre les sangliers, c'est plus amusant & moins dangereux; mais il a toujours été un peu fou, ce pauvre garçon, » ajouta-t-elle en s'adressant à un jeune homme de bonne mine qui s'était arrêté avec elle.

Ils piquèrent des deux pour rejoindre la troupe des chasseurs, & Ermance n'entendit plus que quelques joyeux éclats de rire que la brise matinale envoyait de son côté.

« C'est donc là cette madame d'Aullon, se dit-elle, qu'André a accompagnée en Suisse, & chez laquelle il passait ici une grande partie de ses journées! »

Cette rencontre l'avait attristée, elle mit la tête à la portière & vit les arbres du parc, les tours du château & la flèche aigue de l'église du village qui semblaient fuir au loin. Jamais elle ne s'en était éloignée pour un si grand voyage; quelques larmes lui montèrent aux yeux, c'était du berceau de son enfance & du tombeau de sa mère qu'elle se séparait. Les sages représentations de miss Harlow qu'elle avait à peine écoutées, lui revinrent en mémoire: Monsieur de Baudricourt ne serait-il pas mécontent de la voir arriver ainsi? Était-il de sa dignité de femme de courir après un mari qui l'avait toujours délaissée?

Elle fut sur le point de rebrousser chemin, mais une voix intérieure lui criait:

« Marche! marche! qu'importent les déceptions, qu'importent les fatigues & les ennuis? marche, c'est ton devoir d'épouse que tu accomplis.

Elle arriva à Châtellerauld une demi-heure avant le départ du train qui devait l'emporter.

« Il en est temps encore, mon amour, lui dit à mi-voix miss Harlow, comme elles descendaient de voiture, nous pouvons acheter un couteau de quinze sous à notre marchande favorite & retourner au château.

— Vous m'y faites penser, répondit Ermance en souriant, j'achèterai en effet un couteau à Française, mais ce sera pour nous servir en voyage.

La petite marchande arriva sur ces entrefaites, offrant aux voyageurs, comme ses nombreuses compagnes, la coutellerie de Châtellerauld. C'était une jeune fille que madame de Baudricourt avait tirée de la misère en lui fournissant les fonds du petit commerce qui la faisait vivre, elle & ses vieux parents. A peine eut-elle aperçu sa protectrice qu'elle s'avança d'un air joyeux, & prenant dans un tiroir secret de sa boutique portative, un très-beau couteau à manche d'ivoire, elle le lui mit entre les mains.

« Non, pas celui-là, dit Ermance, mais un autre plus simple.

— Prenez celui-ci, madame, il n'est pas de pacotille; je l'ai fait faire pour vous, il s'y trouve

réuni toutes sortes de choses utiles: un poignard, un canif, une cuiller & une fourchette, jusqu'à la lancette pour saigner un malade. »

Ermance prit le couteau & donna une pièce d'or à Française.

« C'est beaucoup plus qu'il ne vaut, dit celle-ci mais, de toute façon, je ne veux pas que vous le payiez, vous m'ôteriez le plaisir de vous l'offrir.

— Alors je te remercie de ton présent, mais je veux que tu gardes cet or pour acheter une robe neuve à ta vieille grand'mère, en lui recommandant de prier Dieu pour l'heureux succès de mon voyage.

— Je le lui dirai, dit Française, & je prierai, moi aussi, de tout mon cœur.

La cloche sonna; Jeannille avertit qu'il était temps d'entrer dans la salle d'attente & qu'on allait monter en wagon.

En arrivant à Châlons avec l'intention arrêtée d'envoyer de suite Jeannille à la découverte, madame de Baudricourt apprit que l'armée de Mac-Mahon était partie depuis peu, suivie de près par le prince royal.

« Je vous avais bien avertie, mon amour, que vous commettiez une grande imprudence en quittant le château où nous sommes si confortablement installées, dit miss Harlow; que faire maintenant dans cette vilaine chambre d'auberge, sinon de la quitter au plus vite & de retourner chez nous?

— Non, je resterai, dit Ermance; que m'importe la chambre? que m'importe la ville & ses habitants, pourvu que je sois à portée des nouvelles de mon mari.

— Et si les Prussiens arrivent?

— Je les attendrai de pied ferme. »

Elle passa quelques jours dans une inquiétude mortelle. Les bruits les plus contradictoires circulaient tour à tour.

Ermance, accablée de fatigue & ne sachant à quoi se résoudre, se rendit à l'église & y passa une grande partie de la matinée en prières, demandant à Dieu de l'éclairer & de la secourir. A dix heures, Jeannille vint l'y chercher sur l'ordre de miss Harlow qui, se trouvant un peu souffrante ce jour-là, n'avait pu accompagner sa maîtresse.

Tous deux suivaient la rue presque solitaire qui conduit de l'église à l'hôtel où madame de Baudricourt était descendue, lorsque le domestique, qui marchait à quelques pas de distance, fut interpellé par un homme d'un âge mûr, d'une figure respectable, qui portait à la coiffure & au bras le signe distinctif des ambulanciers de la Société internationale.

« N'êtes-vous pas le domestique de monsieur de Baudricourt? demanda-t-il.

— Oui bien, répondit Jeannille; c'est à monsieur Harmont que j'ai l'honneur de parler, j'ai vu monsieur plusieurs fois chez mon maître.

— Votre maître avait repris du service, n'est-ce pas? n'était-il point au 3<sup>e</sup> hussards?



— Oui, monsieur.

— Pauvre garçon, murmura l'ambulancier.

— Monsieur, dit une voix tremblante, à demi étouffée par l'émotion, je suis madame de Baudricourt; je n'ai pas de nouvelles de mon mari depuis le vingt août, je suis venue ici exprès pour le chercher & ne l'y ai point trouvé; apprenez-moi tout ce que vous savez de lui, je vous en supplie. »

Monsieur Harmont la salua, &, jetant un regard de respectueuse bienveillance sur cette jeune femme, si belle & si touchante dans son affliction:

« Je sais seulement par un jeune hussard blessé dans l'action, que le régiment de monsieur de Baudricourt vient de se couvrir de gloire, dit-il.

— Combien en est-il revenu? demanda Ermance avec une anxiété fiévreuse. »

Monsieur Harmont hésita de nouveau, mais ne pouvant éluder la question :

« Trois cents seulement ont franchi sains et saufs les masses dont ils étaient enveloppés, dit-il.

— Monsieur de Baudricourt est-il de ce nombre?

— Hélas! madame, je n'en sais rien; mais on peut l'espérer.

— Monsieur, interrompit la jeune femme en contenant ses larmes, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, mais puisque vous êtes lié avec mon mari, vous ne refuserez pas de me rendre un service.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit-il en s'inclinant.

— Je voudrais voir le hussard dont vous venez de me parler.

— Permettez-moi de vous demander dans quel but, madame ?

— Je voudrais savoir de lui si monsieur de Baudricourt est mort ou vivant.

— Comment voulez-vous qu'il vous réponde dans l'état où il se trouve ? Laissez-moi aller l'interroger, et d'ailleurs vous ne pourriez pénétrer dans la salle de l'hôpital, où il va subir une opération dangereuse.

— Me promettez-vous de me rapporter exactement sa réponse quelle qu'elle soit ?

— Je m'y engage sur l'honneur. »

Ermance rentra chez elle en proie à la plus vive anxiété, attendant avec une impatience fébrile le retour de monsieur Harmont.

Il vint enfin.

« Madame, dit-il, j'ai la douleur de vous annoncer que monsieur de Baudricourt n'est pas du très-petit nombre d'officiers qui ont échappé à l'ennemi ; mais il faut espérer qu'il n'est pas tué non plus, se hâta-t-il d'ajouter ; beaucoup de blessés sont restés sur le champ de bataille, c'est pour les secourir que l'ambulance à laquelle je suis attaché va partir dans une heure, et je n'ai pas besoin de vous dire avec quel dévouement je soignerai votre mari, si nous avons le bonheur de le rencontrer.

— Monsieur, dit Ermance, je pars avec vous.

— C'est impossible, madame, vous ne pourriez supporter les fatigues & les dangers qui nous attendent, & surtout les tristes spectacles que nous allons avoir sous les yeux.

— Et quand je devrais en mourir, que m'importe ! je n'ai ni mère, ni enfant, personne à qui je puisse manquer. N'y a-t-il pas des femmes aux ambulances ?

— Les religieuses seules nous sont d'un secours efficace, madame, parce qu'elles puisent dans leur vocation, dans leurs vœux de religion, la force, l'obéissance & la constance qui doivent accompagner le dévouement.

— Mais il s'agit de mon mari, monsieur, c'est mon devoir, c'est mon droit d'aller à sa recherche, & que vous le vouliez ou non, je m'attache à vos pas !

## VIII

### LE BLESSÉ.

Au fond d'un vallon solitaire où courait un limpide ruisseau, dans une maisonnette couverte de chaume & abritée par de grands arbres, une famille de paysans achevait en silence son frugal souper, lorsqu'un bruit de pas retentit de loin dans le chemin qui longeait le cours d'eau.

« Qu'est-ce que j'entends ? dit une vieille femme en tressaillant d'effroi ; sont-ce encore des uhlans qui nous arrivent ?

— Dans ce cas nous leur servirons un des jambons mis en réserve & quelques bouteilles de notre meilleure bière, répondit une jeune fille, & ils ne nous feront pas plus de mal que ceux de l'autre jour.

— C'est tout de même dur, répondit le père d'un air sombre, de voir manger son bien par les ennemis de son pays.

— Cela vaut mieux que d'être battus ou tués, reprit la mère. Si Fritz & Charles étaient ici, peut-être à vous trois pourriez-vous nous défendre ; mais qui sait même s'ils sont encore de ce monde, les pauvres garçons ? » ajouta-t-elle en essuyant ses yeux du revers de la main.

Cependant les pas approchaient.

« Éteignez la lampe, dit le paysan, pour que la lumière ne paraisse point à travers les fentes du volet, la nuit est sombre & peut-être passeront-ils sans découvrir le logis. »

Presque au même instant, & comme pour lui donner un prompt démenti, un grand coup fut frappé à la porte de la maison.

« Ouvrez, il ne vous sera fait aucun mal, dit une voix d'homme.

— Ce sont des Français, des francs-tireurs sans doute, dit la mère à voix basse ; cache le jambon, Gretchen. »



Pendant ce temps le mari tirait les verrous.

« Que voulez-vous ? dit-il ; nous sommes de pauvres paysans déjà ruinés par les réquisitions.

— Nous vous payerons, nous, et d'avance, dit l'inconnu, mais il nous faut tout de suite la meilleure chambre et le meilleur lit pour un officier blessé.

— Autant en est peut-être arrivé à mes pauvres fils ! s'écria la mère ; amenez votre blessé, jeune homme. »

Peu d'instants après, tandis que la mère & la fille s'occupaient à approprier la grande chambre, une voiture arriva devant la maisonnette, précédant un brancard, sur lequel était étendu un corps inerte & maculé d'une boue sanglante.

Le jeune homme, qui était venu d'abord s'assurer d'un asile, courut ouvrir la portière de la voiture, d'où descendirent quatre personnes, deux hommes et deux femmes ; et tous, avec des soins et des précautions infinies, aidèrent à porter le malade sur le lit qui lui était destiné. Puis l'un d'eux qui était chirurgien, se mit en devoir de sonder les blessures, afin d'en reconnaître la gravité. Il y en avait une au visage, horrible à voir, mais peu dangereuse, dit-il, une autre à la jambe, d'où s'échappait un flot de sang ; & lorsqu'il voulut déboutonner la tunique pour s'assurer s'il n'y en avait pas d'autres encore, le patient qui jusqu'alors avait à peine donné signe de vie, poussa un gémissement douloureux.

« Coupez la tunique, s'écria une jeune femme en présentant au chirurgien un élégant couteau-poignard.

— Vous avez raison, dit-il, car là aussi il est blessé sans doute.

— Il l'était, en effet, & plus dangereusement qu'au visage & à la jambe.

— Y a-t-il quelque espoir de guérison ? » demanda à voix basse le plus âgé des deux hommes.

Le docteur ne répondit que par un petit signe de tête ; mais, quelque léger que fût ce signe, il n'échappa point à la jeune femme ; son visage, si pâle déjà, pâlit encore plus, ses yeux se fermèrent & elle tomba évanouie dans les bras de sa compagne, qui, plus grande & plus forte qu'elle, l'emporta dans la chambre voisine.

« Ceci était inévitable, dit l'homme d'un âge mûr, après tant de fatigues & d'horribles spectacles. Cette petite dame, si délicate, a été sublime de courage & de dévouement ; & si ce pauvre Baudricourt en réchappe, c'est à elle qu'il le devra.

— S'il en revient, il reviendra de loin, observa le chirurgien ; cependant c'est un homme robuste & fortement constitué ; l'air pur de la campagne & des soins de tous les instants le tireront peut-être de là. »

Tout en parlant ainsi, les deux hommes s'occupaient activement à panser le blessé & lui prodiguaient tous les soins que réclamait son état.

A peine avaient-ils fini de poser leurs appareils qu'Ermance rentra dans la chambre, soutenue par miss Harlow.

« Comment vous trouvez-vous, madame ? » lui demanda monsieur Harmont.

— Beaucoup mieux, c'est un moment de faiblesse, ne vous occupez pas de moi ; mais lui, monsieur ? »

Comme pour répondre à ces paroles, le malade, fit entendre un soupir, ouvrit les yeux & regarda autour de lui ; mais, soit qu'il n'eût point retrouvé sa lucidité d'esprit, soit que sa faiblesse fût trop grande pour qu'il pût rien distinguer, il les referma presque aussitôt & parut s'endormir.

Monsieur Harmont s'approcha alors de madame de Baudricourt.

« Tout va beaucoup mieux qu'on ne pouvait raisonnablement l'espérer, dit-il ; Dieu, qui a déjà fait un miracle en sa faveur, achèvera son œuvre ; mais vous, madame, il faut vous ménager & aller prendre quelque repos, si vous voulez pouvoir le soigner jusqu'au bout. Nous sommes malheureusement obligés de partir tout de suite, car il y a encore sur le champ de bataille beaucoup d'autres blessés à secourir & nos confrères ont besoin d'aide, mais le docteur a mis Jeannille au courant de ce qu'il y a à faire cette nuit. »

Aux premières lueurs du jour le malade demanda à boire.

Ermance le souleva doucement pour qu'il pût boire à son aise.

Baudricourt la regarda d'un air surpris, & comme un homme qui recueille ses souvenirs.

« C'est singulier ! » murmura-t-il.

Puis il parut s'assoupir de nouveau.

La jeune femme avait senti son cœur battre plus fort, en entendant la voix d'André, faible encore, mais ayant repris quelque chose de son timbre naturel.

« Il a failli me reconnaître, se dit-elle, & cela ne saurait tarder ; que dira-t-il alors ? Quelle impression lui causera ma présence ? Sera-t-il fâché ou bien aise de m'avoir auprès de lui ? ... Peu m'importe après tout, j'ai rempli mon devoir. »

Le chirurgien arriva de bon matin ; il était seul. L'ambulance dont monsieur Harmont & lui faisaient partie, venait d'être faite prisonnière. Seul, grâce à l'obscurité de la nuit & à la parfaite connaissance qu'il avait du pays, le docteur était parvenu à s'évader, & il en profitait pour venir panser le capitaine, ainsi qu'il l'avait promis la veille. Mais craignant l'impression que la vue des blessures pourrait produire sur la jeune femme, dont il n'avait point oublié l'évanouissement, il voulut rester seul avec Jeannille auprès du blessé.

Quand le chirurgien eut terminé sa pénible besogne, il demanda madame de Baudricourt.

« Tout va bien, lui dit-il ; cependant la fièvre est forte encore, & le plus grand silence, le plus grand repos sont absolument nécessaires. Maintenant, madame, je vais être forcé de prendre congé de vous... »

— Vous ne pouvez repartir aujourd'hui, dit Ermance, voilà plusieurs nuits que vous passez sans sommeil ; restez ici au moins jusqu'à demain. »



Il refusa d'abord, disant qu'il fallait, au nom de l'humanité, réclamer contre l'injustice dont son ambulance avait été victime; mais à peine se fut-il assis dans l'unique fauteuil de la petite chambre, qu'Ermance l'avait forcé d'accepter, que ses yeux s'appesantirent, & qu'appuyant sa tête sur la table il ronfla de tout son cœur.

« Le pauvre garçon ! dit la jeune femme en fermant doucement les volets, je le tiens maintenant, & je le garde au moins vingt-quatre heures; ce sera toujours autant de gagné. »

Elle alla ensuite s'informer auprès de la paysanne si l'on pourrait trouver près de là, un médecin capable de soigner son mari.

« Il y a trop loin d'ici au bourg, répondit la mère Fréchel, & les routes sont trop dangereuses, à cette heure, pour qu'on ose s'y aventurer; mais monsieur le curé de Suleau s'entend très-bien à panser les blessures, &, s'il voulait s'en charger, ce pauvre capitaine ne serait pas le premier qu'il aurait tiré d'affaire. »

Ermance pria alors Gretchen de l'accompagner chez le curé du village. Celui-ci venait de dire sa messe & était encore à la sacristie lorsqu'elles arrivèrent. Madame de Baudricourt lui exposa sa position, & le pria instamment de donner des soins à son mari.

« Je le ferai de bon cœur, dit-il, autant que j'en serai capable. »

Il prit son chapeau & son bâton, & suivit la jeune femme.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maisonnette, le malade, confié à la garde de Jeannille et de miss Harlow, n'avait pas proféré une seule plainte, & le chirurgien dormait encore.

« Oh ! dit-il en se frottant les yeux, vous aviez raison, madame, j'avais besoin de repos. »

— Et vous en avez besoin encore, dit-elle en souriant; j'espère bien que vous suivrez mon conseil, & que vous nous resterez au moins jusqu'à demain.

— Non, dit-il, ne me retenez pas davantage, car je ne pourrais vous résister, & il me faut partir absolument.

— Non pas avant d'avoir eu l'obligeance de mettre monsieur le curé au courant de l'état de mon cher malade, puisqu'il a bien voulu me promettre de venir le panser soir et matin. »

Le prêtre et le docteur entrèrent ensemble dans la chambre du blessé & y restèrent quelque temps.

« Ayez bon espoir, madame, dit le premier; Dieu aidant, le capitaine guérira, c'est aussi l'avis du docteur. »

## IX

### LA GARDE-MALADE.

Trois jours s'écoulèrent sans amener d'améliora-

tion sensible dans l'état du malade; cependant le prêtre-médecin donnait du courage à la jeune femme.

« Tout ira bien, lui disait-il. »

Le dimanche matin, la fièvre se calma, c'était avant le lever du jour; la petite lueur d'une veilleuse éclairait seule encore la chambre du blessé; il toussa à plusieurs reprises, comme pour attirer l'attention de sa garde-malade, &, quand Ermance fut près de lui :

« Où suis-je ? lui demanda-t-il.

— Chez de bons paysans, dans une petite maison des Vosges, où l'on vous a porté quand vous avez été relevé évanoui sur le champ de bataille.

— Oh ! je me souviens maintenant... Les monstres ! les scélérats !... Ils se battent bien tout de même; j'ai dû recevoir plusieurs blessures; mais je me vengerai !...

— Il s'agit d'abord de vous guérir, & pour cela tenez-vous tranquille & ne parlez plus.

— Encore un mot, je vous prie, qui êtes-vous ? vous qui me parlez avec un accent si pur; une sœur de charité, sans doute ?

— Votre garde-malade, qui vous engage à vous taire & à tâcher de dormir. »

La voix de la jeune femme avait tremblé en prononçant ces mots. Il y eut un moment de silence, mais il ne fut pas de longue durée; le capitaine reprit peu après :

« Quelle heure est-il, ma sœur ? Le jour va-t-il bientôt venir ?

— Oui, bientôt.

— C'est singulier comme votre voix m'en rappelle une autre.

— Dormez, dormez, dit Ermance, joyeuse & troublée à la fois, vous me direz cela plus tard.

Quelques instants après, la mère Fréchel frappa doucement à la porte.

« Allez vous reposer, madame, dit-elle, me voici levée, je resterai près du malade. »

La jeune femme n'avait point sommeil, mais elle n'était pas fâchée de se recueillir avant que Baudricourt, qui, évidemment, n'avait plus le délire, l'eût reconnue tout à fait. Retarderait-elle cette reconnaissance ? Ce serait prudent peut-être, il était si faible encore !

« A quoi bon toutes ces précautions, se dit-elle tout à coup avec un douloureux soupir; s'il m'aimait, je pourrais craindre que ma présence inattendue lui fit éprouver une trop vive émotion, mais au point où nous en sommes, il sera surpris, & voilà tout ! »

Cependant il avait reconnu sa voix & elle avait paru lui être agréable. Ermance hésita longtemps encore, fit sa prière du matin, mit un peu d'ordre à sa toilette, & comme le jour était venu & que la mère Fréchel allait traire ses vaches :

« C'est le moment, se dit-elle, il faut en finir. »

Et, s'armant de courage, elle retourna dans la chambre de son mari, les yeux baissés, le cœur ému, belle de cette suave beauté qui lui était par-



ticulière. O déception ! André dormait de tout son cœur.

« Si je l'éveillais doucement, » se dit-elle en se penchant vers lui.

Mais reculant presque aussitôt :

« Que penserait-il de moi ? Ne vaudrait-il pas mieux le faire avertir par monsieur le curé, de la présence de sa femme ? »

Décidément cette idée lui parut la meilleure, & elle s'y arrêta.

« Il va venir, se dit-elle, si j'allais à sa rencontre ? »

Elle sortit, en effet, mais à peine eut-elle fait quelques pas, que le curé se présenta à ses regards.

« Quelle exactitude, lui dit-elle ! Dieu bénit vos bons soins, monsieur le curé, mon mari n'a plus le délire, & je suis persuadée qu'il m'aurait reconnue cette nuit, si la lumière de la veilleuse n'eût pas été trop faible pour lui permettre de distinguer mes traits ; mais, vous l'avouerez-vous ? je redoute un peu le moment de cette reconnaissance. Monsieur de Baudricourt ignore entièrement que j'ai quitté le château pour venir à sa recherche & je craindrais... »

— Oui, sans doute, une pareille émotion dans son état de faiblesse pourrait être dangereuse ; il vaut mieux le préparer au bonheur de vous revoir.

— C'est ce dont je venais vous prier, dit-elle en rougissant.

— Oh ! je m'en charge volontiers, il est si doux d'être porteur d'une bonne nouvelle ! »

Ermance essaya furtivement une larme qu'elle ne pouvait plus retenir & revint à la maisonnette avec le curé, qui entra seul dans la chambre du malade.

Debout sur le seuil, le cœur palpitant d'un sentiment nouveau, dont elle ne se rendait pas bien compte, la jeune femme attendait, avec un trouble croissant, le résultat de cet entretien.

Ce ne fut pas long.

« Entrez, madame, lui dit l'abbé, qui ouvrit la porte en souriant, venez prouver au capitaine que je dis la vérité. »

Il s'éloigna par discrétion en prononçant ces mots, & madame de Baudricourt se trouva seule avec son mari.

« Eh quoi ! Ermance, tant de bonté pour moi, s'écria-t-il, en portant à ses lèvres la main de la jeune femme, qu'il retint quelque temps dans la sienne.

— Je n'ai fait que mon devoir, dit-elle.

— Oh ! le devoir, répéta-t-il avec une nuance de tristesse, c'est une belle chose que le devoir, puisqu'il produit tant de dévouement ! Comment vous témoigner ma reconnaissance ?

— En suivant exactement les prescriptions du médecin pour guérir bien vite.

— Et ceux de la garde-malade, ajouta-t-il en souriant, car vous m'en avez servi cette nuit ; ce prêtre vient de me le dire, & je me souviens maintenant d'avoir entendu votre douce voix.

Ils causèrent quelques instants de la sorte avec

plus d'entente & de bonne amitié qu'ils n'en avaient jamais eu ensemble. André voulait connaître tous les incidents du voyage de sa femme ; & surtout ceux de l'affreuse journée passée, à la suite de l'ambulance, sur le champ de bataille où il avait été trouvé gisant. Il ne gardait qu'un souvenir très-vague de ce qui était arrivé lorsqu'ils avaient essayé de se frayer un passage à travers les lignes ennemies : des cris, des juréments, des coups de sabre donnés & reçus, puis la nuit, la faim, le froid, une affreuse douleur, tous les démons de l'enfer qui lui paraissaient acharnés à sa personne, et c'était tout ; rien de distinct, rien de lucide.

« Quelle affreuse guerre ! s'écriait-il ; que sont devenus tous les nôtres ? morts ou prisonniers ! tous, tous ! et moi, je suis là, impuissant, à rien faire ! ô honte ! »

Il fallut lui imposer silence, se fâcher presque pour obtenir qu'il se tînt tranquille, tant il était exaspéré des revers & de l'humiliation de son pays. Ermance le grondait doucement, mais elle comprenait bien ces ardeurs, cette exaltation patriotiques ; elle l'aimait mieux ainsi que plongé dans la mollesse & l'oisiveté, & tout occupé de sa personne & de ses plaisirs.

« Si vous êtes bien sage, lui disait-elle en souriant, je vous lirai les journaux, car il ne vous est pas encore permis de les lire vous-même ; je vous tiendrai au courant de tous les événements de la guerre ; mais il faut rester tranquille & ne pas risquer de rouvrir vos blessures. »

Dès ce moment, les habitants de la maisonnette jouirent de quelques jours d'une tranquillité relative. Si la guérison du blessé n'allait point assez vite au gré de ses désirs & de ceux de son entourage, du moins elle avançait sûrement.

« Vous êtes une excellente garde-malade, disait-il un jour à sa femme, & grâce à vous, je serai bientôt sur pied.

— Hélas ! répondit-elle, je fais ce que je peux, mais je rougis de moi lorsque je réfléchis que je n'ai pas même le courage de voir panser une plaie, tandis que tant de pauvres religieuses les pansent elles-mêmes.

— C'est possible, ma chère ; mais ont-elles, comme vous, le pouvoir de charmer leurs malades & de leur faire prendre leur mal en patience ?

— Flattez ! dit-elle, je ne me laisse point prendre à ces douces paroles, je sais ce que je vaudrais & ce n'est guère ; j'ai été trop gâtée dans mon enfance. Je ne suis pas bonne à grand-chose, cependant je peux vous lire le journal si cela vous est agréable.

— Lisez donc, répondit-il en soupirant. »

Mais il n'écouta guère ; il se laissait bercer doucement par cette voix harmonieuse qui lui allait au cœur ; il regardait ce visage délicat, encadré de blonds cheveux qui lui formaient comme une auréole, & il s'étonnait de n'avoir point assez



remarqué la suave expression de cette angélique figure.

« Si elle m'aimait, se dit-il, le bonheur serait là, je me rangerais, je poursuivrais ma carrière, ou bien je me créerais quelque occupation utile & je réparerais les brèches que j'ai si sottement faites à notre fortune. Je deviendrais un homme d'ordre, nous verrions la même société, nous partagerions les mêmes peines & les mêmes plaisirs. Et pourquoi ne parviendrais-je pas à me faire aimer de ma femme? Suis-je donc si disgracié de la nature? »

L'idée lui vint de soigner un peu sa toilette, assez négligée depuis qu'il avait été si dangereusement blessé. Quand la lecture fut terminée, & pendant qu'Ermance était allée choisir quelques fruits au verger, il se souleva de lui-même sur son lit, ce qu'il n'avait pu faire encore, ouvrit un cofret, prit une glace & jeta un cri d'effroi; il n'était plus reconnaissable; la blessure qu'il avait reçue à la figure, quoique suffisamment cicatrisée pour ne plus nécessiter d'appareil, avait laissé d'horribles traces; un bourrelet rougeâtre, rugueux, sillonnait le visage depuis la tempe jusqu'au menton; tous les traits s'en étaient ressentis, ils avaient grossi & avaient perdu la pureté de leurs lignes; l'œil même, autrefois si brillant, lui parut morne & sans éclat; les cheveux incultes étaient mêlés de mèches grises.

« Les misérables, s'écria-t-il, ils m'ont défiguré!

Il fit emporter le miroir & se laissa retomber sur son lit dans un accablement complet.

« Jamais elle ne m'aimera, se dit-il, je suis trop laid maintenant; ils auraient mieux fait de me tuer, les scélérats! »

Le soir il eut un mouvement de fièvre dont lui seul connut la cause. Ermance voulut passer la nuit près de son lit comme elle l'avait fait tant de fois, mais il s'y refusa tout à fait & lui dit brusquement de le laisser seul. Le lendemain, il fut sombre & morose. Madame de Baudricourt ne savait à quoi attribuer ce changement d'humeur.

« Souffrez-vous? lui demanda-t-elle.

— Oui, je souffre; je suis maussade, je le sais, mais ne faites pas attention, c'est un effet nerveux, toutes les femmes comprennent cela. »

Ermance ne l'interrogea plus, mais elle redoubla de soins & de prévenances.

« Elle remplit admirablement ses devoirs d'épouse & son confesseur lui doit un bon point, se dit André avec amertume; elle aurait sans doute obtenu au couvent quelque grand prix de sagesse, si elle y eût été élevée; mais elle ne m'aime point, elle ne m'aimera jamais! »

Cette pensée l'exaspérait. Il devint difficile, insupportable.

Ermance souffrait de son côté; elle avait pu croire pendant quelques jours qu'André revenait à elle, que leurs cœurs battaient à l'unisson.

Maintenant tout était remis en question, elle ne savait plus que penser de ses sentiments & de ses projets. Une grande consolation lui restait

néanmoins : elle lui avait sacrifié son repos, son bien-être ; elle s'était dévouée de tout cœur : &, pour une âme comme la sienne, c'était déjà une grande récompense que d'avoir réussi à lui faire quelque bien.

On était au milieu de novembre, l'atmosphère se refroidissait & devenait humide; le gracieux paysage qu'Ermance avait admiré tant de fois, perdait chaque jour de sa beauté, les forêts se dépouillaient de leur parure, les vergers de leurs fruits; le jardin n'avait presque plus de fleurs, & le vent, chassant devant lui des nuées orageuses, s'engouffrait dans le vallon avec de sourds gémissements. Ce changement de température exerçait une fâcheuse influence sur la santé du convalescent; le grand air lui aurait donné des forces, & c'est à peine s'il pouvait les exercer en faisant quelques pas dans la chambre.

Un jour vint cependant où le soleil perça les nuages, où la brise se montra plus clémente; c'était l'été de la Saint-Martin qui survenait après-coup.

« Voudriez-vous essayer de sortir dans la campagne? dit la jeune femme à son mari.

— Je ne demande pas mieux, répondit celui-ci dont les yeux s'animent. »

Ils allèrent s'asseoir ensemble au pied d'un rocher couvert de mousse, qui les abritait du vent sans les priver du soleil.

André, qui avait été depuis si longtemps retenu dans sa chambre, s'enivrait d'air & de lumière; il éprouvait ce bien-être de la convalescence qui monte au cœur comme une sève réparatrice; son front s'était éclairci & le sourire égayait de nouveau son visage.

« Qu'il fait bon d'être ici, dit-il, & d'y être auprès de vous! »

Sa voix avait pris une intonation caressante qu'Ermance ne lui connaissait pas encore; elle le regarda d'un air surpris.

« Vous ne me croyez point, dit-il en saisissant sur la physionomie de la jeune femme ce mouvement d'étonnement naïf; j'ai été si coupable à votre égard! j'ai si peu mérité votre affection que vous ne pouvez croire à ma tendresse & encore moins la partager! Et cependant, je vous l'assure, maintenant que nous sommes bientôt sur le point de nous séparer encore, & pour toujours peut-être, je vous ai admirée, je vous ai aimée dès l'instant même où je vous aperçus pour la première fois dans la chambre de votre mère; j'étais fier & heureux de vous avoir pour femme, & je ne demandais pas mieux que d'être un bon mari; mais je crus m'apercevoir bientôt que je n'étais pas payé de retour; c'était ma faute, sans doute, j'aurais dû m'y prendre autrement, y mettre de la persévérance, étudier votre caractère, mériter votre amour en méritant votre estime; ce n'est que dernièrement que j'ai pensé à tout cela. La maladie est un grand maître, elle nous apprend beaucoup de choses que nous n'aurions jamais sues



sans elle. Je pris alors la résolution de réparer mes torts, de vivre désormais en mari modèle, de me faire aimer de vous; mais il était trop tard, j'avais compté sans cette horrible blessure du visage; je me vis dans une glace & je me fis peur; pouvais-je encore espérer d'obtenir d'autre sentiment que cette douce pitié que votre bon cœur vous inspirait à mon égard?

Et comme, les yeux pleins de larmes, elle se disposait à lui répondre.

« Laissez-moi vous achever ma confession, lui dit-il. Je devins comme un insensé, je m'irritais de tout, de votre bonté, de vos vertus; mais cette folie ne dura guère, je rougis de moi-même, je me dis que, défiguré comme je le suis maintenant & ne pouvant plus espérer de vous plaire...

— Mais, je vous aime de tout mon cœur! s'écria-t-elle avec impétuosité. Pourquoi donc cette blessure m'empêcherait-elle de vous aimer? N'est-elle point comme une auréole de gloire qui me rappelle à chaque instant votre bravoure? Qui ne serait fière d'être la femme de celui qui a si noblement combattu pour une sainte cause? »

André pleurait, la tête entre ses mains.

« Oh! ne me cachez point vos larmes! reprit elle avec tendresse; qu'elles naissent de repentir ou d'émotion, elles remplissent mon cœur de douceurs ineffables. Moi aussi j'ai de grands reproches à me faire à votre égard, je vous ai calomnié dans le fond de mon âme; je vous ai cru léger, vaniteux, égoïste, incapable de toute affection vraie & profonde; nos torts sont réciproques, oublions-les de part & d'autre; commençons une nouvelle vie utile, méritoire devant Dieu & devant les hommes, & vivons unis dans le bonheur comme dans l'affliction. »

André la contemplait avec ravissement.

Une bouffée d'air, parfumée aux dernières fleurs du parterre, passa sur leur front.

« Maintenant levez-vous, mon bien-aimé, mon cher mari, dit-elle, il nous faut rentrer au logis, l'air du soir ne vous est pas bon. »

Il la suivit comme un enfant, le soleil disparaissait derrière la montagne, mais un soleil intérieur resplendissait dans leur âme; il ne leur restait rien de leurs souffrances passées, elles s'étaient évanouies comme les neiges d'autan.

Comtesse de LA ROCHÈRE.

---

## PETITE SŒUR

---

Près de la ronde inattentive  
Qui poussait d'éclatants hurrahs,  
Je la voyais passer furtive,  
Ayant son petit frère aux bras.

Elle avait huit ans, &, chétive,  
Elle pliait à chaque pas;  
Sa démarche était si craintive,  
Qu'on eût dit qu'elle n'osait pas.

Aux cris de la bande mutine,  
Elle serrait sur sa poitrine  
Son pauvre cher petit bébé.

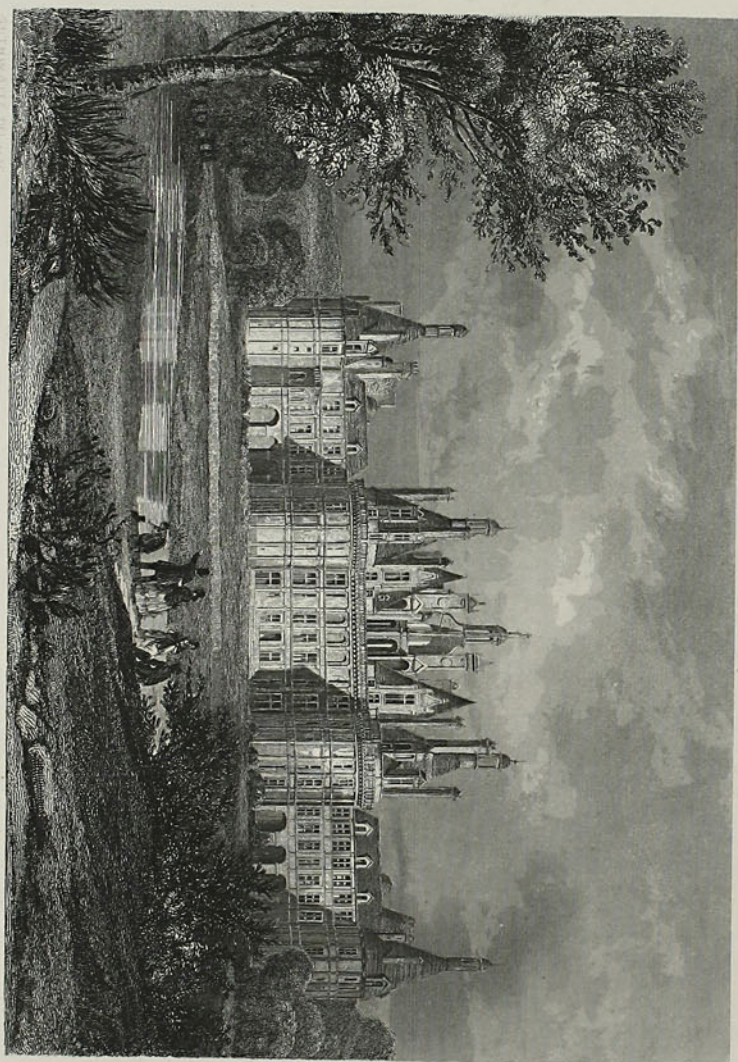
Et déjà son grand œil plombé  
Avait, sous des larmes amères,  
Le long regard des pauvres mères.

LOUISE SIEFERT.









# CHAMBORD

*Journal de Chambord*

*Paris et Chambord, par M. de la Harpe*

*M. de la Harpe*



# REVUE MUSICALE

Erostrate — Églogue biblique de M. C. Franck. — Les Noël's, de M<sup>me</sup> Wilol.

BALZAC ce grand observateur du cœur humain & de la société française, cette haute intelligence qui savait comprendre & formuler les questions les plus élevées comme les sentiments les plus délicats, Balzac ne put jamais mener à bien une œuvre dramatique. C'est qu'il y a, dans le mécanisme théâtral, ce que les modernes appellent les ficelles du métier, ce que nous nommons, nous, la science de l'effet, c'est-à-dire cette habitude des riens scéniques, indispensables à toute œuvre, comme certains condiments sont l'assaisonnement nécessaire à certains mets savoureux. Or, cet élément frivole dont il faut faire une étude suivie, n'est pas toujours facile à des natures graves dont l'inspiration s'en trouve gênée. Aussi, bon nombre de compositeurs de musique qui ont donné, en d'autres genres, des preuves d'un talent incontestable, n'ont pu parvenir à se renfermer dans un cadre d'opéra.

Il faut ajouter que, pour qu'un musicien obtienne un succès véritable dans ces sortes d'ouvrages, il faut qu'il s'associe d'esprit & d'âme à l'inspiration du librettiste ; il faut qu'il marche dans son ombre & s'éclaire de ses rayons ; il faut qu'il s'identifie aux personnages de la pièce, aux idées qu'ils expriment & aux passions qu'ils ressentent. Si cette condition manque, le musicien n'accompagnera pas l'auteur dans la voie qu'ils doivent suivre ensemble ; des écueils s'élèveront à chaque pas, & le succès sera contesté s'il n'est impossible.

En récapitulant les productions musicales de monsieur Reyher, en observant avec attention le genre de son talent véritablement remarquable, on ne doit pas s'étonner de la chute d'*Erostrate*, tout en déplorant qu'elle ait été si rapide & si décisive. Quoiqu'on ait pu prédire une meilleure chance à l'auteur de *la Statue*, — ouvrage qui, par l'originalité & la variété de l'inspiration, avait élevé Reyher au premier rang des jeunes prédestinés, — on comprenait qu'il lui fallait d'autres champs à parcourir. On le sentait restreint dans les élans de sa verve.

Le sujet qu'il vient d'aborder dans *Erostrate* n'avait aucun des éléments qui sont propres à son tempérament d'artiste.

Nous devons à monsieur Gustave Bertrand, du *Ménestrel*, des détails très-intéressants sur Reyher ; il paraît qu'il n'a jamais passé par la discipline du Conservatoire. Il s'est formé lui-même & en toute liberté. La vocation était patente, mais l'éducation première ayant fait défaut, cet artiste-né y suppléa par la force de la volonté & par la vive intelligence qui sont en lui ; au lieu de commencer par l'étude approfondie de la syntaxe musicale, il a été la chercher dans les partitions des illustres. Il ne s'en est pas tenu aux maîtres classiques dont la fréquentation lui eût tenu lieu d'études régulières, son humeur l'emportait de préférence vers les écoles romantiques & fantaisistes. La première à laquelle il se donna passionnément fut l'orientalisme ; c'était le temps où Félicien David était placé, à tort, dans l'opinion à côté de Beethoven. Trop fier pour se réduire au pastiche, Reyher s'en alla chercher des impressions en Algérie ; il s'y pénétra du soleil & de la vie arabes. Mais la prévention était inévitable, & il ne put, dans le *Sélam*, éviter le reproche d'imitation. Alors il changea de manière & se jeta dans l'école germanique ; c'était le meilleur moyen de rompre hautement avec Félicien David. Deux ans après cette époque, il écrivit la partition du ballet de *Sacountala* sur un scénario de Théophile Gautier. Ce fut un franc & solide succès. Puis vint la partition de *la Statue*, où l'inspiration pleine de contrastes va de l'ingénuité la plus suave à la véhémence la plus hardie. Mais dans ces œuvres différentes, on comprenait que l'artiste se sentait comprimé, que son âme était arrêtée dans ses épanchements comme dans ses élans énergiques.

En attendant le grand ouvrage inédit intitulé *Sigurd*, une reprise de *la Statue* eût mieux servi la renommée de Reyher que ce transfuge de Bade quia nom *Erostrate*. Il est vrai que la ville d'eaux



lui avait fait un excellent accueil. Les Parisiens, de fort maussade humeur, se sont montrés très-revêches à l'endroit de l'incendiaire. Peut-être les souvenirs ont-ils été pour beaucoup dans la chute du criminel de l'antiquité.

Mais le compositeur d'*Érostrate* n'a-t-il pas à se reprocher l'abus de la mélodie, si chère à l'école wagnérienne? Fût-il prouvé que la mélodie est la plus belle forme du style musical, il n'en est pas moins vrai que son emploi exclusif finit inmanquablement par fatiguer l'auditoire le plus disposé à l'indulgence. Toutes les formes connues de l'opéra traditionnel, dont les diverses nuances vont de la déclamation austère aux phrases les plus sémillantes, du récitatif aux *cantabile*, ne sont ni trop nombreuses ni trop variées pour entretenir le charme & soutenir l'admiration. Monsieur Reyer s'est donc donné un tort en s'enfermant dans un cercle dont la monotonie devait nuire à son ouvrage.

.\*

Le savant organiste de Sainte-Clotilde, monsieur C. Franck vient de faire entendre, au cirque des Champs-Élysées, un ouvrage d'un grand sentiment religieux, une églogue biblique dont le sujet est *Ruth*.

Cet oratorio débute par une ouverture d'un caractère pastoral, parfaitement orchestrée, suivie d'un chœur simple et touchant. Le trio qui suit, entre Noémi & ses filles, est plein de tendresse & de chaudes effusions. La réponse de Ruth & d'Orfa accompagnée par la harpe, est bien l'expression de l'amour des jeunes veuves pour la mère de leurs époux morts. Celle-ci leur fait ses adieux dans des strophes remplies d'une profonde émotion. Enfin, Ruth se décide à suivre Noémi & supplie sa sœur & sa belle-mère de ne pas s'y refuser. Les dernières pages de cette partie de l'œuvre offrent un contraste plein d'effets. La douleur des Moabites en voyant partir Ruth & Noémi, & la joie des Israélites en les voyant arriver, sont rendues avec une poésie inexprimable.

La deuxième partie de l'oratorio nous retrace le scène de la moisson. La ronde des travailleurs est pleine d'éclat & d'animation; les bras s'enlacent, les voix se répondent, la ronde s'anime; c'est un tourbillon qui entraîne la salle entière. L'auditoire applaudit avec enthousiasme. Booz paraît. Son duo avec Ruth est très-touchant. La mélodie de flûte qui accompagne les paroles du vieillard est délicieuse, & les réponses de Ruth sont empreintes d'une grâce simple & pleine de charme. La fin du duo, reprenant, en majeur, le dialogue du début est très-habilement traité. Cette seconde partie se termine par un chant d'actions de grâces des moissonneurs, page très-remarquable de verve & d'élévation, mais dont la phrase mélodique manque peut-être un peu d'originalité.

Au début de la troisième partie, la scène dialoguée entre Ruth et Booz est d'une poésie gracieuse. Le

cantilène de Booz, aux pieds du vieillard, fait venir les larmes aux yeux. Noémi reparait pour chanter une belle poésie soutenue par un accompagnement en arpèges, puis arrive la conclusion prophétique qui termine parfaitement cette œuvre distinguée, inspirée par la Bible, & où règnent une grâce sereine & une douleur pénétrante.

En dépit d'une exécution insuffisante, cet ouvrage a produit un grand effet. Celui auquel on le doit est un véritable artiste & mérite, à tous égards, l'admiration qu'il a inspirée, ainsi que la meilleure de ses interprètes, mademoiselle Battu, dont la voix si pure & si charmante convient merveilleusement au gracieux personnage de Ruth.

MARIE LASSAVEUR.



## NOËL! NOËL! NOËL!

*Noël, Emmanuel, adieu*: Voilà les mots dont nous avons perdu le sens dans la grand' ville, « & c'est pourquoi elle est tombée, la cité qui disait: Je suis reine! »

Demandez à un petit Parisien:

— Que veut dire ce mot *adieu*.

— Pardi! ça veut dire bonjour.

— Et celui-ci: *Emmanuel*?

— Eh bien! c'est un nom propre: Victor-Emmanuel.

— Et Noël?

— Ah! un Noël, c'est une chanson.

Noël, c'est le mot de la naissance de Dieu en nous & de notre renaissance en Dieu. Ce n'est donc pas assez de le bien dire, de le parler, ce mot de l'amour infini & de la vie éternelle: il faut le chanter, pour correspondre avec les anges & faire concorder la terre avec les cieux.

Aussi félicitons-nous mademoiselle Hortense Wild, dont le beau talent s'inspire des saints mystères de la Nativité.

Noël est probablement le composé de *Noë-El*, qui veut dire « le repos de Dieu ». L'Emmanuel au sein de Marie, c'est la Divinité faisant ses délices d'habiter dans le cœur aimant, qui est tout à son Dieu.

« Marie, adieu! » c'est le dernier mot du Noël très-simple que mademoiselle Wild dédie à mademoiselle Madeleine Pape, pour édifier à l'unisson les petits bergers des salles d'asile.

C'est un Noailles, le jeune Cécil Standisch, qui est chargé de faire entonner à un chœur de bergers plus vaillants, un chant de victoire plus savant, mais d'une exécution facile:

Faites, ô Dieu! qu'on cherche votre face

En ce Jésus, seigneur de toute grâce!

Enfin, le troisième Noël est dédié à un autre Noailles, un bon Français, & un petit saint François, de quatre ans, né en 1867, à l'heure même de la Nativité; & comme le marmot n'est pas de force



à faire des tenues & des notes d'agrément, mademoiselle Rives consacre sa belle voix à faire entendre ce beau morceau aux petits & aux grands enfants.

Jésus, Marie,

Venez nous révéler la puissance des cieux.

Il y en a donc ici pour tous les âges, pour tous les talents, pour tous les bons goûts; & la famille pieuse peut s'en former tout un concert de mélodieuse pureté, pour la Noël qui vient.

Puisse chaque virtuose, en chantant sa partie, penser, comme a fait l'auteur, à l'Avénement glorieux, & puissions-nous tous, dans les ravissements de l'art divin, chercher un moyen de nous

élever à Dieu, afin de faire violence au ciel, & de voir redescendre vers nous l'Emmanuel, pour la Noël de l'éternité. (1).  
D. L.

(1) Chez monsieur Flaxland, 4, place de la Madeleine, Paris. Prix net : 1 franc chaque Noël. Le premier est un chœur vibrant pour voix égales; le deuxième est un chant de berger pouvant être dit en dialogue, pour deux voix ou deux chœurs à l'unisson; le troisième, plus difficile que les deux autres, pour l'accompagnement comme pour la mélodie, est un solo qui ne s'adresse qu'à des talents déjà formés. Une voix étendue est la première condition.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### EMPLOI DU LIEBIG.

Ce produit de l'industrie n'est pas aussi connu qu'il le mérite, & dans la malheureuse guerre qui se termine, il eût été bon que chaque soldat, chaque mobile eût un petit flacon d'extrait de Liebig, qui lui eût donné une vingtaine de bons potages.

Pour l'employer avec succès, il faut faire bouillir dans l'eau les légumes ordinaires du pot-au-feu avec un soupçon de beurre, retirer les légumes lorsqu'ils ont donné leur arôme à l'eau; ajouter à cette eau une cuillerée à café de Liebig (pour trois personnes), du sel, & s'en servir comme d'un bouillon ordinaire, avec du tapioca, du vermicelle, des pâtes d'Italie, etc.

Dans les sauces, un peu de Liebig remplace le jus ou le bouillon.

Pour les enfants délicats, une demi-cuiller de Liebig, saupoudrée de sucre en poudre, réussit à merveille.

### GÂTEAU DE JAMBON

Prenez des tranches très-minces de jambon très-cuit. Hachez avec du persil, de l'estragon & de la ciboule le gras & les rognures du jambon, mêlez-y de la mie de pain mouillée de lait.

Au fond d'une grande jatte ou d'un petit saladier, mettez une couche du hachis de jambon mêlée de la mie de pain mouillée, une couche de tranches de jambon, une couche de hachis, etc.; tassez très-fort, terminez par une couche de hachis.

Renversez la jatte sur un plat de tôle ou de terre qui aille au four. Si le gâteau a été bien tassé, il se tiendra solidement. Faites cuire pendant une heure ou deux, selon la grosseur du gâteau, qui se mange froid.

### MARRONS AU JUS D'ORANGE

Faites griller de beaux marrons, épluchez-les avec soin, posez-les dans un compotier, couvrez-les de sucre en poudre & arrosez-les très-abandonnement de jus d'orange ou de citron.



# CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

**A**n! Jeanne, que l'économie est une précieuse vertu & une utile science; & que l'on est heureux, dans une désastreuse année comme celle-ci, de savoir la mettre en pratique! Mais, hélas! je ne suis qu'une écolière, moi, auprès de mon admirable amie, madame R\*\*\*, qui, avec les ressources les plus minimes, trouve le moyen de sauvegarder l'honorabilité de la position de son mari & de ne manquer de presque rien d'indispensable dans son modeste intérieur. Vois-tu, elle songe à tout, pourvoit à tout, remédie à tout; elle a, en vérité, des idées qui ne viendraient qu'à elle.

Ainsi, par exemple, ne l'ai-je pas trouvée, l'autre jour, fabricant des mèches de lampe avec de vieux bas de coton qu'elle enroulait autour d'un bâton du calibre de sa lampe, cousait en surjet sur la hauteur & coupait, en haut & en bas, à la longueur des mèches que l'on achète. Il paraît que ces mèches brûlent aussi bien que les autres.

Sur mon observation que les mèches ne coûtent presque rien :

« Ma chère Florence, me dit-elle, dans un ménage comme le mien, il n'y a pas de petites économies. N'éviterait-on de dépenser qu'un centime à la fois, ce centime cinq fois épargné produit un sou. Un sou c'est le commencement d'un franc; un franc, le commencement de cent francs; cent francs le commencement de mille francs, & ainsi de suite. Tenez, hier, je repassais, car — sauf les chemises de mon mari, que je ne suis pas assez habile pour empeser & lustrer comme il faut — tout notre linge de maison, tout le mien, tout celui de bébé passe par mes mains. — Cela, par exemple, c'est une économie réelle; & le repassage, voire même le blanchissage des colifichets devrait entrer dans l'éducation des jeunes filles, car ces sortes de choses coûtent fort cher quand on les donne dehors &, de plus, lorsqu'on est obligée de regarder à ne pas salir inutilement une paire de manches ou un col, on est toujours moins fraîchement arrangée que quand on n'a qu'à se dire : Bast! avec un peu d'eau, de savon & de peine, je rattraperai cette coquetterie-là. — Or, je suis très-coquette, moi, sur le chapitre des cols & des manches.

— Je ne le suis pas moins, chère madame R...; aussi pour satisfaire à moins de frais mon goût pour le linge blanc de neige, je porte très-souvent des cols & des manchettes de papier.

— Oui, c'est une excellente invention pour les voyages & pour les Parisiennes qui paient aussi cher le blanchissage de ces cols & de ces manchettes que leur achat... en papier, s'entend! mais, outre qu'au dire de certaines personnes le linge de papier n'est pas *du linge*, l'avantage n'existe plus quand on fait ses petits savonnages & repassages soi-même. Toutefois, je suis d'avis que, Parisiennes ou provinciales seraient prudentes d'avoir toujours dans leurs tiroirs, en cas d'imprévu, quelques cols et quelques manchettes semblables aux vôtres. Voyons, Florence, êtes-vous contente des concessions que je fais à votre goût pour cette importation... américaine, je crois!

— Enchantée, ma chère, et je le serai encore bien plus si vous me dites à quoi vous vouliez en venir quand je vous ai interrompue.

— Tout simplement à vous raconter que je m'étais fabriqué hier, avec quelques vieux restes de drap, de peau et de toile superposés & cousus les uns aux autres en surjet, — le tout bordé, à cheval, d'un superbe galon de laine rouge, — une très-belle poignée pour tenir mes fers à repasser, au lieu d'en acheter une, ce qui a laissé vingt-cinq ou trente centimes de plus dans mon porte-monnaie. Encore une économie!

— Pas grosse...

— Les petits ruisseaux font les grandes rivières, mon amie.

— Et quand vous avez ainsi réuni un certain nombre de petites économies, (pardonnez-moi mon indiscretion!) qu'en faites-vous, chère madame R\*\*\*.

— Oh! j'en trouve aisément l'emploi, soyez tranquille, et c'est ce qui fait mon désespoir, car ma rivière n'a jamais le temps de grossir suffisamment pour devenir fleuve.

Là-dessus, madame R\*\*\* me tendit son livre de comptes, & me le fit examiner article par article.

Je ne crois pas, Jeannette, commettre une indiscretion en te disant ce que contenait ce livre admirablement tenu, & écrit d'une petite écriture



régulière & lisible que, toi & moi, sans nous flatter, serions bien heureuses de posséder, au lieu de nos fantaisistes hiéroglyphes.

Par malheur, le temps & la place me manquent aujourd'hui, mais je te promets, ma chère Jeanne, de saisir la première occasion de te mettre en mesure de profiter des utiles leçons que j'ai prises dans ce livre.

Adieu donc & à bientôt...

FLORENCE.

## MODES

On portera beaucoup de costumes de laine cette année. Il y a des étoffes de fantaisie d'un bon marché inouï ! Le drap est toujours le tissu préféré pour les costumes de ville. J'en ai remarqué un charmant *gros vert* :

Le jupon avec un haut volant plissé dans le bas. La petite jupe & le paletot à grandes manches avaient une guirlande de feuillage brodée au passé, avec des laines de trois différents tons de vert gradués. Cela produisait un très-joli effet. Avec ce costume, chapeau de drap *gros vert*. Ornaments de velours & de faye de même nuance. Plumes de deux teintes.

Le modèle suivant, également en drap, est beaucoup plus élégant, mais il est aussi plus cher.

En drap fin *grenat foncé*. Le jupon en faye *gris-perle* est garni de deux volants. Un biais d'étoffe pareille retient la tête de ces volants, laquelle est formée par deux tuyautés remontants.

Le corsage de drap est à petites basques, tout soutaché de noir & garni d'un petit bord de fourrure très-foncée. Gilet de soie *gris perle*.

La petite jupe & le paletot entièrement soutachés comme le corsage, sont également bordés de fourrure, mais un peu plus haute.

Le paletot, forme hussard un peu allongée, a de larges manches, que l'on entre ou non, à volonté. De grosses olives & cordelières l'attachent par devant. Le jupon de dessous pourrait se faire aussi en faye noire.

Le velours anglais & la velvétine font des toilettes habillées pas trop chères.

Une ancienne robe de soie peut être employée comme doublure. Cela rend le velours beaucoup plus solide & lui donne en même temps de la souplesse.

Pour jeune fille, on peut faire le costume tout uni, sans aucune garniture.

Les costumes de velours anglais sont presque

toujours garnis en étoffe pareille. Les plissés à la vieille, bordés de satin, font très-bon effet.

Le marron est une des nuances les mieux réussies en velours de coton.

Pour le costume que je vais décrire, il en faut 21 mètres, en 50 centimètres de large ; & 17 mètres en 65 centimètres.

Le jupon est orné de deux volants en biais, l'un de 20 centimètres, l'autre de 18, surmontés chacun d'une grosse ruche formant double coquille. Cette ruche, haute de 7 centimètres, est aussi taillée en biais & doublée, ainsi que le volant, d'une mousseline légère de même nuance afin qu'aucun point d'ourlet ne traverse le velours. Le tulle double bien aussi. Il ne faut pas que cette doublure soit trop raide, ce qui rendrait les plis *cassants*. La jupe, assez longue, est garnie d'une ruche semblable à celles du jupon.

Pour la relever, on place trois boutons à la taille, un de chaque côté, un peu en arrière, & un au milieu, par derrière. Sur la jupe, en suivant la ligne de chaque bouton, on fait trois brides un peu distancées qui viennent se rejoindre toutes trois sur le même bouton.

Cette façon de relever, très-simple & très-facile à exécuter, forme de jolies draperies, & elle a l'avantage, en pouvant se défaire chaque jour, de conserver la fraîcheur de l'étoffe.

Veste bretonne, non ajustée. Le dos n'a qu'une couture au milieu ; & les devants, tout droits, sont sans pincés. Elle est fendue derrière & sous les bras, & simplement attachée au cou, par deux olives de passementerie. Cette veste, à basques carrées, est flottante sur un long gilet de velours à petites poches, & boutonné jusqu'en bas. Une ruche de velours, un peu moins haute que celle de la jupe, la garnit tout autour.

Chapeau forme empire en velours semblable, avec une ruche autour, traversée par une torsade de ruban de faye, venant former par derrière un gros nœud, à bouts très-longs.

Touffe de plumes assorties au velours, placée un peu haut & en arrière. — Brides de faye.

Autre costume en velours côtelé & soie *gris de fer*.

Le jupon est en soie, avec un haut volant plissé à plat. Tous les dix plis, il y a un espace uni, sur lequel est posée une grosse chicorée de taffetas découpé, formée par trois ruches de teintes différentes, allant en décroissant. La même ruche fait la tête du volant.

Jupe de velours *gris de fer*, avec ruche semblable à celles du jupon.

Corsage ajusté, à long postillon & pointes par-devant. Le tout orné de ruches de soie. — Manches étroites avec ruches autour, remontant jusqu'au coude.

Chapeau de velours gris, avec ornements de faye de trois nuances.

Les jupes entièrement plissées se font toujours pour enfant, — petites filles ou petits garçons, —



en drap, en serge, en tartan, en popeline, cachemire, etc.

Le costume entier en *drap brun*, est de très-bon goût. Les boutons en or. — Les bas en laine, ou en bourre de soie. — Chapeau de feutre, bordé de velours. Pompons ou aigrette de même couleur.

En *sergé gros bleu*, j'ai beaucoup aimé la petite toilette suivante, très-simple & très-facile à faire soi-même : C'est pour enfant de cinq à sept ans.

Le jupon avec biais en pareil, posés avec un gros liseré de flanelle blanche. — Petite jupe ornée d'un même biais à liseré. — Paletot-sac doublé & liseré de flanelle blanche. — Gros boutons de nacre blanche. — Petit manchon blanc. — Chapeau marin, en toile cirée bleue avec rubans noués derrière.

Voici encore un modèle de costume d'enfant. Il est plus habillé que le précédent :

En popeline d'Irlande *bleu de ciel*, ou plus simplement en *cachemire d'Écosse*.

Une seule jupe plissée du haut en bas. — Petite veste droite, découpée, toute garnie d'entre-deux & de guipure blanche.

Gilet & large ceinture de soie bleue.

Petit manchon et cravate en astrakan blanc.

Chapeau de feutre blanc, forme un peu élevée. Plume blanche retombant derrière.

En parcourant les divers magasins, j'ai été frappée des occasions de toute sorte qui se présentent en fait de rideaux de mousseline brodée. Je me hâte de les signaler. Il y a de la mousseline brodée à pois, depuis 40 & 50 centimes.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Aujourd'hui, mesdemoiselles, je viens vous transmettre les renseignements que j'ai pris dans un de ces grands magasins de nouveautés, espèces de caravansérails où se trouvent réunis les produits de toutes sortes d'industries.

Commençons par les étoffes. Les écossais que j'ai vus sont nombreux & jolis. Pour les enfants de deux à trois ans & au-dessus, on trouve des damiers bleus & blancs. Ces deux couleurs forment aussi des écossais de toutes dimensions. Ces dispositions sont répétées en rouge, couleur spécialement destinée aux petits garçons. On en fait des costumes à jupe plissée. La veste en velours. Ces écossais, genre popeline, valent 95 centimes & au-dessus.

Pour jeune fille, les tartans vert & noir, vert & bleu, quelques-uns avec filets oranges traversant les carreaux, font de très-jolis jupons avec lesquels on porte tunique & pardessus en cachemire noir.

Pour costume, je vous signalerai un nouveau tissu croisé en laine de toutes nuances, avec bande noire sur un côté de l'étoffe & franges servant de garniture. Cette étoffe, baptisée *Hyde-Park*, a 75 centimètres de large & coûte 3 fr. 90 le mètre. Le *Walter-Scott*, tissu waterproof imperméable, tons mélangés avec bande & frange dans l'étoffe, 1 mètre 50 de large, 4 fr. 90 le mètre.

Comme tartan tout laine, le *Royal-Company*, tissu moelleux & très-fort; le *Douglas-tartan*, beaux écossais toujours dans les mêmes prix. Puis vient la série des sergés, tissus croisés, laine mérinos, de teintes nouvelles : vert océan, scabieuse, aile de mouche. Cette étoffe a 70 centimètres de large. Son prix commence à 2 fr. 40 le mètre jusqu'à 3 fr. 30, avec prix intermédiaires. Dans la série des soieries noires, je vous signalerai les draps de soie lombards. Cette soie, ferme & souple, est d'un beau noir velouté; en la drapant, elle produit des effets brillants qui rendent très-riche un cos-

tume fait avec ce genre de tissu. Il y a encore les satins armures, les cachemires de soie, les faves & le taffetas d'Italie, lequel convient surtout aux jeunes filles.

En quittant les soieries, je passe devant la ganterie où l'on trouve depuis le gant de chevreau jusqu'aux modestes gants en tricot anglais & en castor. Je m'arrête devant le comptoir des objets en maroquin & cuir de Russie où se trouvent des porte-monnaie à des prix bien modiques, des sacs de voyage, à ouvrage, de toutes grandeurs, des ménagères, etc., etc.

Me voici arrivée au but principal de ma visite, les fourrures. Les manchons en skong, en astrakan avec leur aspect si chaud & si doux, se prêtent dans de charmants sacs de voyage qui remplacent le classique carton vert. Des tours de cou avec petites têtes d'animaux sont enfermés dans des boîtes variant de formes.

De jolis cartonnages sont destinés à recevoir les différents objets par vous choisis. C'est un petit chevalet sur lequel se trouve posé un tableau représentant un joli sujet. Derrière ce tableau est adapté un carton à dessins pouvant contenir un nœud de cravate, une parure en mousseline brodée, etc. Pour le genre rustique, un tronc d'arbre environné de mousse avec feuillage de lierre. Le couvercle est dissimulé par la mousse. L'intérieur peut contenir plusieurs objets.

Tous ces modèles en cartonnage dans lesquels on renferme votre achat, n'en augmentent pas le prix; c'est une charmante idée qu'a eue le *Grand Marché-Parisien*, 3, rue Turbigo, de donner des formes nouvelles & élégantes aux cartons destinés à recevoir les emplettes faites dans ses magasins.

Pour terminer ma causerie, parlons des coiffures en cheveux. Les plus jolies & les plus généralement adoptées pour jeune fille sont les cheveux nattés ou ondulés, ce que l'on appelle *grandes vagues*.



Pour la première de ces coiffures, si vos cheveux ne sont pas assez épais pour faire des nattes & que vous ne vouliez pas faire la dépense de nattes fausses, ce qui est fort cher, vous avez une espèce de crêpe qui peut les remplacer. Après avoir séparé les cheveux qui doivent faire vos bandeaux, séparez, par une raie au milieu de la tête, les cheveux de derrière. Nouez chaque côté assez haut & posez en dessous les crêpes qui doivent être séparés en trois. — Partagez également vos cheveux, recouvrez avec chaque partie correspondante au crêpe & faites une natte. Le bout de la natte, si elle est assez longue, remonte jusqu'au sommet, sans cela on l'arrête en-dessous au moyen d'une épingle. Les nattes terminées, dénouez les cheveux, & posez un filet. Un ruban passe sur le sommet des nattes & s'attache de côté.

Le chignon *grandes vagues* s'ondule au moyen d'épingles. Les ondulations augmentent le volume

des cheveux; il est donc inutile de mettre un chignon crêpe. Avec cette coiffure, le filet est indispensable.

Comme bandeaux, les cheveux relevés sur les tempes & petit bandeau sur le front s'allongeant derrière l'oreille. On peut onder le bandeau.

Pour soirée, la coiffure nattée, à laquelle on pourra ajouter, au milieu des nattes, de longues boucles descendant sur le cou. Les coiffures, cet hiver, descendent assez bas sur la nuque.

En vous signalant ces différents genres de coiffure, je ne vous engagerai, mesdemoiselles, à ne les faire qu'autant qu'elles s'harmoniseront avec votre visage. Le désir d'être à la mode entraîne quelquefois à mettre des chapeaux qui dégagent ou couvrent trop le front. La coiffure qui sied le mieux, pourvu qu'elle soit modeste, est, à mon avis, la coiffure à la mode.

## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

*Première toilette.* — Robe en drap molletonné. — Tunique avec effilé pareil; devant de forme princesse; jupe relevée derrière & sur les côtés. — Manche large. — Pèlerine courte. — Chapeau en velours avec fond en satin, barbes & nœuds en dentelle.

*Deuxième toilette.* — Robe en drap ornée d'un haut volant maintenu par une bande de fourrure. — Tunique relevée bordée de fourrure. — Corsage à basque plissée bordée d'une bande plus étroite. — Chapeau en velours orné d'un nœud, en faye, liseré de velours, retombant en draperie; branche de roses dans un ruché en dentelle.

*Toilette de petite fille.* — Robe écossaise en serge anglaise, ornée de larges velours noirs. — Tunique bordée du même velours. — Corsage décolleté avec revers bordés d'un velours étroit. — Paletot en molleton coté blanc à revers. — Chemisette en nansouk avec entredoux brodés. — Chapeau en feutre bordé de velours, nœud en faye & velours, branche de lierre avec fruits.

### GRAVURE D'ENFANTS

*Première toilette.* — Pour petite fille de 5 à 6 ans. — Robe en taffetas ornée dans le bas de velours de la même nuance. — Corsage décolleté avec petites basques formant postillon. Le haut du corsage est orné de petites pattes bordées de velours. — Manches courtes ornées des mêmes pattes. — Paletot en drap blanc orné de revers. — Col arrondi & pattes d'épaule; tout le paletot est bordé de velours bleu. — Chapeau en feutre blanc orné d'une draperie en velours & d'une petite touffe de plumes.

*Deuxième toilette.* — Pour fillette de 10 à 12 ans. — Costume en popeline. — Jupe ornée dans le bas d'un volant surmonté d'une broderie en *soutache*; seconde jupe-tunique, arrondie devant & ouverte derrière. — Corsage avec ceinture postillon découpée à dents. — Manches larges. — Garniture brodée formant châle.

*Troisième toilette.* — Pour petite fille de 8 à 10 ans. — Costume en cachemire. — Première jupe ornée dans

le bas d'un volant surmonté d'une ruche en taffetas. — Seconde jupe formant tunique ouverte devant. — Corsage à châle avec volant. — Manches demi-larges.

*Quatrième toilette.* — Pour petite fille de 9 à 11 ans. — Toilette en popeline. — Jupe ornée dans le bas de trois volants remontants, en taffetas de nuance assortie à la robe. — Corsage avec châle se prolongeant en longues basques. — Manches demi-larges.

*Cinquième toilette.* — Pour petit garçon de 4 à 5 ans. — Costume en popeline soutaché. — Robe princesse devant & plissée à la russe derrière. — Ceinture avec trois petites basques derrière. — Col matelot à angles coupés. — Casquette à large fond mou avec bande brodée, ornée d'un gland en passementerie.

## NEUVIÈME CAHIER

Entre-deux — Carré-filet — Entre-deux — Dessin sur cachemire — Cachepot bois découpé — Col en frivolité — Étoiles, crochet & mignardise — Boîte à épingles, table à ouvrage — Cécile — Parure — Écusson avec P. F. — H. R. — Entre-deux — Garniture — Écusson avec R. G. — Petite garniture — Euphémie — Dessin *soutache* — Capulet tricoté — Dentelle, crochet & mignardise — Écran oriental — Fond au crochet. — A. L. — Taie d'oreiller — Feuilles pour appliques — Garniture — Ursule — Angèle — Garniture.

### PLANCHE IX

#### PREMIER COTÉ.

Costume, 2<sup>e</sup> toilette } Petite fille de 10 à 12 ans,  
Paletot, 1<sup>re</sup> toilette } gravure d'enfants du 1<sup>er</sup> décembre.

#### DEUXIÈME COTÉ.

Tunique, 1<sup>re</sup> toilette, gravure du 1<sup>er</sup> décembre.  
Coin de feu.

## TAPISSERIE COLORIÉE

Coin pour coussin.  
Petite bande pour ameublement.  
Ce dessin répété peut servir pour pantoufle.



## MOSAÏQUE

### TRAIT DE PATIENCE.

Un religieux avait composé un grand ouvrage sur le Droit canon, fruit de longues recherches; la personne chargée de porter ce travail à l'éditeur le perdit, et il ne se retrouva jamais. Le religieux dit avec calme : « Puisque Dieu a permis que ce livre se perdît, c'est une marque qu'il ne veut pas que je l'imprime; je serais fâché de faire la moindre chose contre sa volonté. » Cependant, le cardinal Grimaldi lui ayant demandé & même presqu'enjoint de refaire ce livre, il s'y remit avec la même douceur & le même courage.

★.

Dieu éclaire ceux qui pensent souvent à lui & qui lèvent les yeux vers lui.

JOUBERT.

### CONSOLATIONS A UNE MÈRE.

Soulevez le voile : votre fils est derrière. Vous ne le confondez pas avec son cadavre; la chrysalide grossière est tombée en poudre, mais le papillon immortel a déployé ses ailes d'or & d'azur pour s'envoler vers sa patrie. Tout ce que nous avons aimé, tout ce que nous avons admiré en votre fils, vit et ne mourra jamais.

JOSEPH DE MAISTRE.

★.

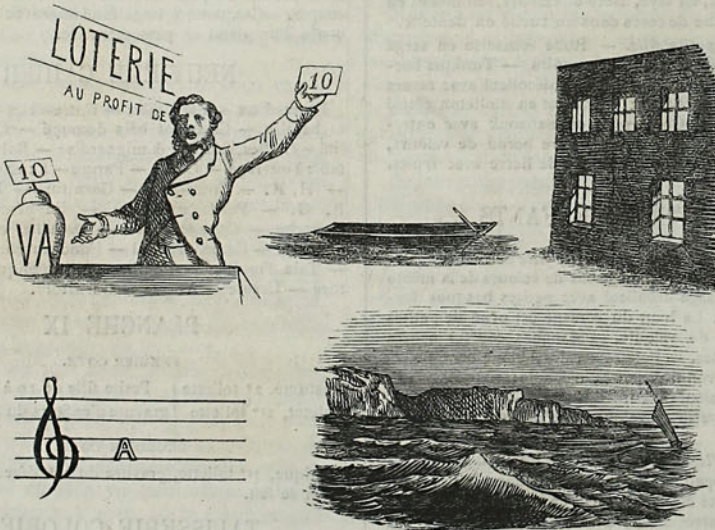
Une vie oisive est par cela seul une vie mauvaise, car ne rien faire, c'est déjà mal faire. Une vie oisive est une vie stérile, & la vie stérile, comme la terre stérile, est maudite.

Mgr DUPANLOUP.

Le mot de l'Énigme de Novembre est : GOUTTE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : A chaque oiseau son nid paraît beau.

## RÉBUS







T. DUPUY, 22 RUE DES PETITS-HÔTELS. PARIS.

3825

*Modes de Paris*  
Journal des Demoiselles

Paris. Boulevard des Italiens. 1.

*Coiffures de M.<sup>me</sup> Velin, 31, rue de Suresnes.*

*Lingerie de la maison Lelorgne, rue du Bac, N<sup>o</sup> 56.*

*Foulards de la Compagnie des Indes, rue de Grenelle, S.<sup>t</sup> Germain, 42.*

Ayuntamiento de Madrid









A. Paroullis de

Éditeur et Libraire imp. et C<sup>ie</sup> Lemoult St. Louis

Laur. Noël

3829

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.  
 Ayuntamiento de Madrid









*Moore et Falgaux, imp. et éd. Monnaie St. Louis*

3829 bis

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES  
 Réunis

*Paris, 1882*

*Modes de M<sup>me</sup> Du Riez, 10, Galerie de la Passerelle et Rubans des Galeries de Choiseul, rue de la Paix, 10, Paris. M<sup>me</sup> Peret, 10, rue de Richelieu, 77.*